

S
L M

SAINTE-MARIE LYON
LA VERPILLIÈRE
MEYZIEU
LYON

som. *mai* re



18 21

L'ENSEIGNEMENT
DE L'HISTOIRE
RÉGINE PERNOUD

ÉLISE RIVET
MARIE-CHRISTINE DEVEDEUX
Religieuse et résistante



COL LEGE

<u>56</u>	<u>70</u>
HOMÉLIE DE LA MESSE DE RENTÉE DES PROFESSEURS	ÉCO-LOGIS
<u>59</u>	<u>79</u>
CINÉ-CLUB PROGRAMME 2021/2022 <i>CONTE D'HIVER</i>	À BLOB TOUTE !
<u>68</u>	<u>88</u>
THÉÂTRE REPRÉSENTATIONS 2021/2022	TRAVAUX D'ÉLÈVES
<u>96</u>	<u>96</u>
	CLASSES SUPÉRIEURES

RE FLEXI ONS

LES YEUX FERTI LES

38

LE CHIEN DE GOYA

FABRICE TREPPOZ

Une image tragique de notre misère ?

NOU VEL LES

<u>106</u>	<u>119</u>
IN MEMORIAM	LA VERPILLIÈRE
<u>110</u>	<u>124</u>
LYON	MEYZIEU
<u>126</u>	
	CARNET

Crise sur crise ! Il serait facile de commencer ce propos de début d'année par l'énumération, sinon des catastrophes, du moins de nos inquiétudes, des divisions des Français, de la litanie des pleureurs qui ont trouvé dans le principe chiraquien de précaution un motif pour se retirer de la vie publique.

Or il n'y a pas de crise de l'enseignement, affirme Péguy¹, mais plutôt une crise de la vie. La société, ne sachant que faire de l'école, dégrade petit à petit son ministère. D'abord hussards de l'Instruction publique, les professeurs ont été faits ensuite agents de l'Éducation nationale² et désormais – ce n'est pas encore officiel mais les décisions prises pour le baccalauréat finissent de nous en convaincre – gentils animateurs de l'Impuissance publique. *Panem, circenses et scholam !* Du pain, un Messi³ et des loisirs⁴.

Est-il encore nécessaire d'avoir une formation universitaire dans la discipline qu'on va enseigner ? Des personnes susceptibles d'être embauchées, puisqu'elles se sont inscrites sur les listes des suppléants, nous contactent de Brem, Berk ou Dax, une petite semaine avant la rentrée, sans expérience, sans master de la matière demandée, parce qu'elles recherchent un travail, inconscientes du temps de préparation et d'installation nécessaires, parfois surtout préoccupées du temps de trajet, de l'horaire...Elles ont donc bien intégré que la discipline n'est pas le critère de sélection au rectorat, et nous ne pouvons leur reprocher de chercher un travail.

Au lieu donc de gémir, redisons-nous simplement ce qui fait la beauté de notre métier et disons, à la suite de Victor Hugo : allons et chantons⁵. Or, pour chanter et perdurer dans cette

envie d'enseigner et d'éduquer, il nous faut déposer le joug des problèmes que la société estime graves, dont la communication de masse nous charge les épaules, et désirer davantage que de s'acquitter de la garderie nationale : désirer faire des hommes (des êtres humains puisqu'il semble que la précision est utile) et des chrétiens, par l'instruction et, inséparablement, par l'éducation.

Encore faut-il avoir une conception de l'homme et du chrétien et c'est à cette inversion de la logique que le monde nous impose, et a sans doute toujours tenté d'imposer, que je nous invite : au lieu que l'école soit le lieu où l'on répond à des problèmes passés, où l'on réagit sans distance aux drames du moment, disons-nous quel homme nous avons dans le cœur, quelle culture nous promouvons, à quelle espérance nous invitons.



Le cliché, il ne faut pas que la formation soit un formatage, a sans doute pour origine l'idée bien généreuse qu'il vaut mieux avoir une tête bien faite que bien pleine. L'inconvénient, s'il n'y a aucun modèle éducatif, puisqu'un formatage suppose une conformité à un prototype, c'est que cela instille l'idée que les connaissances et le substrat d'humanité qu'elles portent sont indifférents. Certes après les deux grands conflits mondiaux du XX^e siècle et le glas des utopies scientistes et positivistes, l'idéal humaniste occidental aboutissant à cette tuerie généralisée, on pouvait se dire que ce n'est plus seulement Dieu qui était mort, mais l'homme aussi, *Se questo e un uomo*⁶ disait Primo Lévi après Auschwitz, et toute idée que l'on puisse se faire de l'homme.

A contrario, s'il n'y a pas d'idée de l'homme, qu'aucun passé ne peut nous inspirer, aucune philosophie, aucun héros, aucune transcendance, est-il même possible de faire cours ? N'est-il pas logique de passer à autre chose : de vagues animations, un kit de survie dans le monde ? Dans *Kiffe la France*, Jean-François Chemain évoque ces jeunes des banlieues qui aimeraient aimer la France, et même ses ancêtres gaulois, ses rois, ses savants, ses bâtisseurs, ses artistes : mais il constate que, devant l'absence de récit national, de conception consistante de la vie en commun, la culture perd à leurs yeux de sa chair et la nation de son attrait. Les malins qui savent pourquoi on a tort de mythifier l'histoire, les lucides qui craignent qu'un enthousiasme n'aliène ne donnent guère envie d'aimer les procédures ou les formalismes qu'ils proposent à la place. Dans les romans de Zola ou de Maupassant, malgré leur noirceur, leur ironie blessante pour des jeunes adolescents, il est encore possible de s'émouvoir, de réfléchir. Car la misère, bien décrite, renvoie malgré tout à un type d'humanité pouvant faire pitié, pouvant inspirer un autre destin pour l'homme et dessiner en creux ce qu'il est ; mais le livre tombera des mains si, au lieu de personnes, on n'y cherche que la dissection d'une langue par des techniques d'analyse, s'il est impossible de juger, de chercher le sens de ce que vivent les protagonistes.

Chaque discipline pose un regard particulier sur le monde et sur l'homme : c'est évident en biologie qui peut voir non une personne mais une belle mécanique, mais tout autant en EPS qui peut avoir sa conception par exemple des stéréotypes de genre, ou dans toute autre matière. Chaque savoir, dans son domaine propre, bien que partiel, ouvre sur l'ensemble du mystère humain et il est criminel de le réduire à un moyen d'augmenter son pouvoir économique ou technique sur le monde, d'instrumentaliser l'école en « voie

d'insertion professionnelle ». Une société est en danger quand elle ne permet pas d'acquérir une culture de la maîtrise de sa puissance. Le malaise de nos contemporains occidentaux et riches s'explique donc en partie par l'incapacité à comprendre comment ce monde devenu si confortable nous menace, et pourquoi le triomphe de l'individualisme et de la technique incite peut-être à la liberté et à l'égalité mais certainement pas à la fraternité.

« Quels sont les enjeux les plus profonds de l'instruction ? se demande Xavier Dufour⁷. Ne s'agit-il pas de développer l'autonomie des personnes, de stimuler leur désir naturel de vérité, d'éclairer et d'orienter leur liberté encore hésitante en l'élargissant aux dimensions du monde ? Encore faut-il que nous puissions attester que ce monde a un sens, que la vie n'est pas absurde, et qu'il est bon de chercher la vérité ! Vues sous cet angle, les disciplines sont des manifestes : il y a des choses à comprendre, des vérités à découvrir ; il y a un ordre caché des choses et cet ordre est bon. ». Nous enseignants, éducateurs, sommes comme les portes vers ce sens ; c'est ce que suggère ce poème de Jean-Pierre Lemaire⁸ :

« Quand on longe les murs
On trouve des hommes-portes
Des hommes fenêtres
Par qui l'on voit le monde
Le paysage et les autres hommes
Ainsi parfois à l'infini
En passant derrière eux
On finit par suivre
Sans savoir un chemin
Au bout duquel peut-être
Tu t'ouvriras aussi »



Un enseignant, loin d'imposer donc un formatage à une conception de l'homme, loin d'agir en médium neutre se contentant de donner accès à l'infini savoir si immédiatement accessible, ouvre généreusement à l'unité complexe de la nature humaine. Il a conscience qu'au-delà de l'apparent cloisonnement des savoirs, c'est le mystère de la création, le mystère de l'être qu'une curiosité, le mot est trop faible, une contemplation donne à voir. Et que cette interrogation ne s'arrêtera pas, les études terminées.

Car la culture n'est pas, comme son nom l'indique d'ailleurs, une réalité passive, fixe, durable. Dans *Un chien andalou*, son premier film, Buñuel montre un personnage bridé dans son désir par le poids insupportable de cette culture, symbolisée à l'écran par des pianos qu'il s'échine à tirer avec une corde alors qu'ils sont lestés d'ânes morts et de deux ecclésiastiques en soutane⁹ ! Pourtant *colo* en latin ne désigne nullement une érudition, un savoir universel, ou même une autorité hiérarchique donnée par la connaissance ; le verbe signifie tout en une fois cultiver, soigner, habiter, entretenir, honorer. Autant de sens qui supposent et une empathie et une pratique, qui invitent à aimer la plante que l'on cultive, l'élève que l'on enseigne, le sujet que l'on traite... et l'auteur de la création. Ne dit-on pas cultiver un champ, cultiver une amitié, se cultiver, rendre un culte ? C'est aussi vrai pour l'élève : jamais il ne comprend les identités remarquables s'il n'aime pas un peu son professeur de mathématiques, qui au passage s'est donc rendu aimable, et ne s'exerce à les résoudre.

L'amitié comme les études supposent cette régularité, cette pratique pour ne pas éteindre le feu, comme l'agriculture suppose une régularité de soins, la culture scolaire une ascèse. Or, du fait

de l'accès trop facile au Quid contemporain que sont les moteurs de recherche, de la multiplication des musées, des voyages, l'idée que travail et culture vont ensemble n'est plus évidente. De même qu'il y a une différence de nature entre Alexandra David-Neil qui découvre les lointains du Tibet à quarante-trois ans, après une vie de cantatrice et d'études asiatiques, et un simple touriste qui a « fait le Tibet », après avoir « fait le British Museum » ou tout autre numéro du catalogue des modernes merveilles de l'UNESCO, de même l'élève qui croit savoir, parce qu'il a entr'aperçu une image sur la Toile ou que la vidéo projetée en cours lui a donné l'illusion que la complexité du monde était facilement accessible, n'a rien à voir avec l'élève qui, à force d'exercices, de leçons, de mémorisation, charpente sa « culture générale ».

« Au fond de la mémoire il y a un trou
 Que la plupart s'efforcent de ravauder
 Pour rester dignes fidèles à eux-mêmes
 Ceux qui laissent un jour le trou s'élargir
 Trouvent sous les haillons de leur propre vie
 La fidélité ancienne de Dieu¹⁰ »

Dans l'expression « culture générale », le mot général ne signifie pas intérêt vague et lointain pour toutes choses, mais ardeur pour les questions principales, comme une obéissance au général ayant le souci de l'unité des troupes du savoir. Un enseignant aide ses élèves à sortir de l'illusion de la culture hors sol, sans effort, en leur montrant que connaître, c'est apprendre à se connaître, et que cela en vaut la *peine*.

Il arrive de même que des chrétiens aient une conception fixiste de leur foi : j'ai tout fait, c'est-à-dire j'ai passé les examens du baptême et de la confirmation, on m'a transmis le message, je n'ai pas à réfléchir puisque c'est personnel ; et j'attends l'étape suivante : mariage ? extrême onction ? Le professeur de culture religieuse a-t-il la prétention de m'apprendre la religion ? Or la foi est plutôt un chemin, l'acceptation périlleuse de suivre Celui qui est le Chemin, la Vérité, la Vie. Apprendre à connaître Dieu, c'est aussi apprendre à se connaître, comme s'intéresser à l'autre, c'est entrer en relation avec Dieu.

Les cultures sont mortelles si elles ne se renouvellent pas, disait déjà Valéry il y a un siècle : de fait une civilisation survit si elle sait et conserver et évoluer, être fière de ses richesses et ouverte aux autres. Mais ce qui est vrai pour la collectivité l'est tout autant pour une personne : nos élèves ont plus besoin d'adultes que d'écrans face à eux. La culture ne meurt pas, la foi reste vive si des jeunes rencontrent de ces hommes-portes, de ces femmes-fenêtres, de ces alchimistes transformant le plomb en or. Notre enthousiasme, notre curiosité renouvelée d'enseignant toujours désireux de se cultiver, de chercher la vérité, sont capables de transformer l'âne mort, ce surmoi pesant que peut être la compilation de connaissances vues comme un ensemble d'interdits et de préjugés, en une école d'intériorisation, de vie.



La compréhension de l'homme et de la vie, cela devient criant, ne fait plus consensus. Elle le faisait naguère au temps des luttes pourtant vives entre Don Camillo et Peppone, entre chrétiens et laïcs, entre libéraux et communistes, entre littéraires et

scientifiques : désormais le trouble est partout. Dans le rapport à la naissance, à l'identité sexuelle, à la mort, à la transmission, au commun, à l'autorité, à l'animal, à la science même qui a perdu son goût d'utopie. Zinoviev, de l'intérieur du système soviétique, Huxley, depuis le monde anglo-saxon, nous alertaient jadis sur les mirages de l'*Avenir radieux*¹¹, du *Meilleur des mondes*¹² qui décérèbrent les individus, les privent de la confiance en l'homme et en Dieu, ne leur laissant que la quête du plaisir sans temps de cerveau disponible¹³. La civilisation qui devait être source de « fécondité paisible, d'épanouissement, de bienfaisance » n'apporte pas une belle sécurité, mais « un risque de vie et de mort, dont personne ne sait ce qui résultera¹⁴ ».

La tradition des humanités, notre tradition chrétienne enseignée par des personnes conscientes d'être des éducateurs peuvent restaurer une vision de l'homme, de son rapport aux autres, au monde, à Dieu...et laisser penser que le combat contre les violences déchaînées par la domination de la technique sur la nature aboutira à une certaine paix entre les hommes, une certaine paix intérieure. Accepter cette espérance, c'est donner une chance à nos luttes, à notre labeur d'avoir une fécondité. C'est même nous purifier de la tentation d'en être à l'origine. « Espérant contre toute espérance, Abraham crut¹⁵ » et sa fécondité fut étoilée...

Les enseignants comme soldats du savoir, fantassins de l'éducation ? La métaphore est excessive, voire puérile, mais on la pardonnera puisqu'elle offre le plaisir de dire un poème de Hugo :

À l'obéissance passive¹⁶

I

Ô soldats de l'an deux ! ô guerres ! épopées !

[...]

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,
Avec ses cavaliers,

Tout entière debout comme une hydre vivante,
Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers !

Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,
Avec de vieux fusils sonnans sur leur épaule,
Passant torrents et monts,
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
Ils allaient, fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres,
Ainsi que des démons !

La liberté sublime emplissait leurs pensées.

[...]

On battait l'avant-garde, on culbutait le centre ;
Dans la pluie et la neige et de l'eau jusqu'au ventre,
On allait ! en avant !

Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes,
Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,
Se dispersaient au vent !

Oh ! que vous étiez grands au milieu des mêlées,
Soldats ! L'oeil plein d'éclairs, faces échevelées

Dans le noir tourbillon,

Ils rayonnaient, debout, ardents, dressant la tête ;
Et comme les lions aspirent la tempête

Quand souffle l'aquilon,

[...]

La Révolution leur criait : - Volontaires,
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères ! -
Contents, ils disaient oui.
- Allez, mes vieux soldats, mes généraux imberbes ! -
Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui !

La tristesse et la peur leur étaient inconnues.

Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues

Si ces audacieux,

En retournant les yeux dans leur course olympique,
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux !

[...]



NO
TES

¹ Texte cité dans l'éditorial du n°112, 4^e trimestre 2014 : Charles Péguy, *Pour la rentrée*, 1904.

² Le nom du ministère a changé en 1932.

³ Seul sujet intéressant les médias cet été : Lionel Messi va-t-il quitter Barcelone ?

⁴ De la noble notion du loisir qui est laissé pour réfléchir, apprendre, se former, on n'a retenu que le pluriel du mot de la « société des loisirs ».

⁵ Cf. le poème en fin d'éditorial.

⁶ C'est le titre italien de son œuvre autobiographique qui traduit mieux que le français *Si c'est un homme* la déshumanification par le démonstratif « questo » réservé aux choses.

⁷ Xavier Dufour, *Enseignant et chrétien*, Editions Emmanuel, 2021, p. 60.

⁸ Jean-Pierre Lemaire, *Le pays derrière les larmes*, Poésie Gallimard, 2016, p. 77.

⁹ Cf. illustrations p. 15.

¹⁰ Jean-Pierre Lemaire, *Le pays derrière les larmes*, p. 92.

¹¹ Roman d'Alexandre Zinoviev (1938-2006) publié en 1978.

¹² Roman d'Aldous Huxley (1894-1963) publié en 1932.

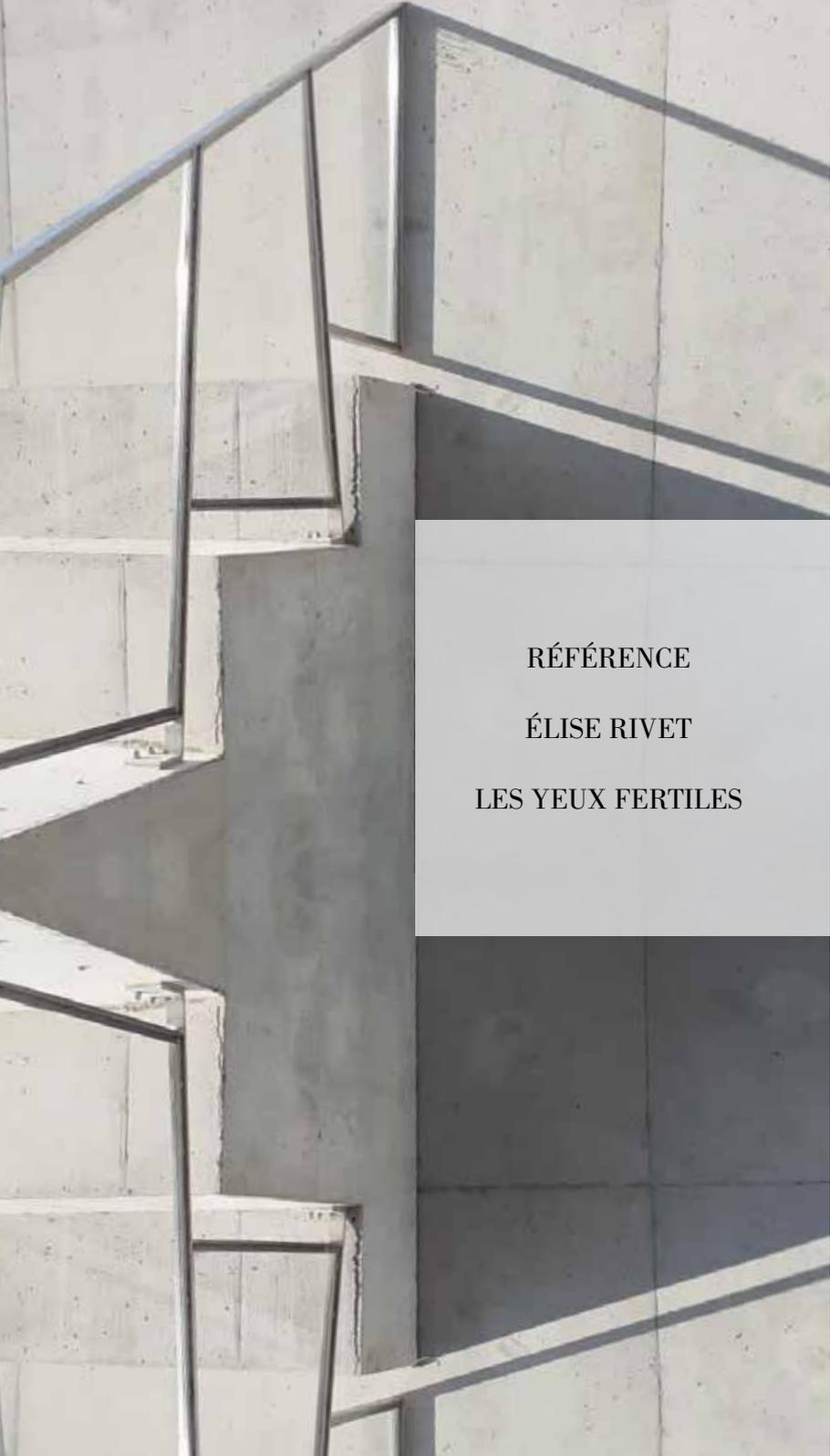
¹³ L'expression est de Patrick Le Lay, en 2004 directeur de TF1, et a fait florès depuis.

¹⁴ Romano Guardini, *La fin des temps modernes* réédité en 2020 par les éditions Pierre Téqui, extraits des pages 88 à 100.

¹⁵ Romains IV, 18.

¹⁶ Victor Hugo, *Les Châtiments*, 1853, Livre II « L'ordre est rétabli », poème 7.





RÉFÉRENCE

ÉLISE RIVET

LES YEUX FERTILES

*fl*ré
ex
10*ns*

L'ENSEIGNEMENT de l'*HISTOIRE*

Dans cette rubrique Sainte-Marie Lyon propose à votre réflexion un texte ayant trait à la conduite scolaire.

[...] La « **table rase** » **cartésienne** est peut-être le plus fort mensonge philosophique de tous les temps. C'est en tout cas celui dont l'application pèse le plus fortement sur le nôtre. L'idée de « faire table rase », de « repartir à zéro » constitue toujours une tentation séduisante. Mais c'est précisément l'entreprise impossible : impossible sinon dans une vue de l'esprit tout arbitraire, ne tenant aucun compte des réalités concrètes. Parce que tout ce qui est vie est donné, transmis. On ne part jamais de zéro. Freud le démontrerait au besoin. Ou encore, en termes plus simples, ce texte de la Genèse qui nous montre chaque fruit « portant sa semence » -- ce qui nait d'avance toute génération spontanée. Il est saisissant de penser que chaque fois qu'elle a été transposée dans les faits, la tentation de « repartir à zéro » s'est soldée par la mort, par de multiples morts et destructions, et cela dans tous les domaines. Pour avoir voulu faire « table rase », combien de fois aura-t-on stupidement détruit ce qui aurait pu être point d'appui, pierre d'attente ? Mais il sera peut-être donné à notre époque de redécouvrir l'importance de la tradition, qui est un donné vivant, susceptible comme toute vie de croître, d'acquiescer, de s'enrichir de nouveaux apports. On ne pourra le faire qu'en redécouvrant l'importance de l'Histoire, qui est la recherche du vécu, ce vécu à partir duquel nous menons notre propre vie. [...]

L'Histoire est vie, précisément parce qu'elle comporte un donné, quelque chose qui préexiste à nos concepts, à nos préjugés, à nos systèmes [...].

Ce qui est fécond dans la recherche historique, c'est [...] ces obstacles perpétuellement rencontrés, qui s'opposent à nos préjugés et nous conduisent à modifier nos partis pris. Un parti pris de départ est, certes, stimulant, mais il faut savoir se résigner à l'abandonner toutes les fois que les documents l'imposent.

L'Histoire oblige au respect, un peu comme la médecine ou l'éducation ; en bref, tout ce qui touche à l'homme, faute de quoi on a tôt fait de dévier, de se soustraire à l'exigence interne de la discipline adoptée [...].

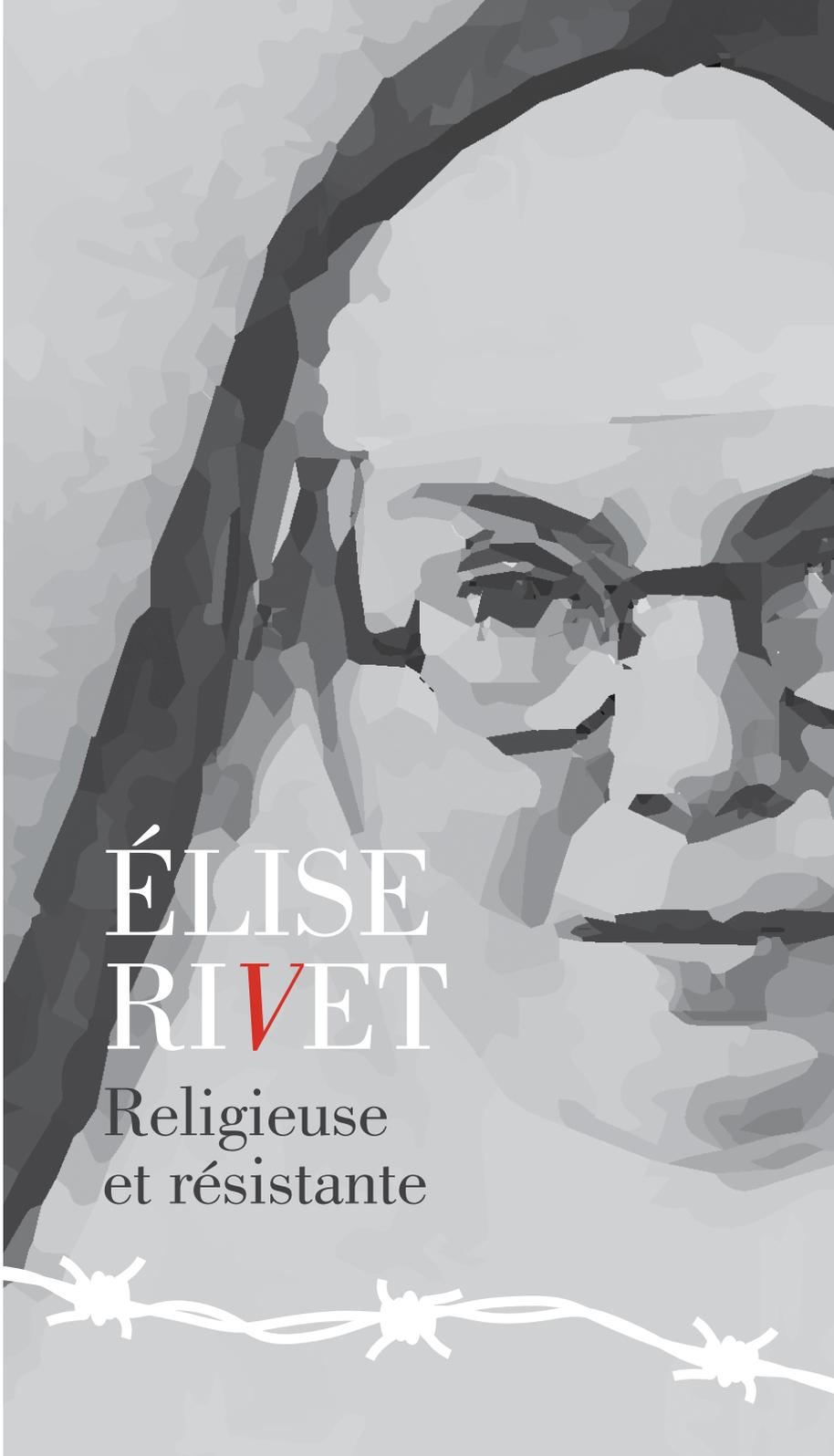
Là est peut-être le principal intérêt de cette formation du sens historique si souhaitable en matière d'éducation. À l'âge où l'adolescent cherche l'« autre », et se forme par rapport à l'« autre », rien ne serait plus fécond pour lui que cette rencontre avec ce qui l'a précédé dans le temps et qui lui est, encore une fois, aussi proche, aussi nécessaire que ce qui l'entoure dans l'espace. C'est probablement faute de cette double dimension, le temps aussi bien que l'espace, que tant d'esprits restent atrophiés, formés de façon unilatérale, sommaire, simpliste.

L'étude de l'Histoire apporte à la jeunesse l'expérience qui lui manque ; elle peut aider l'adolescent à surmonter sa tentation la plus habituelle : jeter l'exclusive, condamner d'avance telle tendance, telle personne, tel groupe ; n'avoir de l'univers qu'une vision limitée à sa vision propre (et s'il ne s'agissait que des adolescents !).

À l'âge où il importe de confronter les valeurs reçues, celles de l'entourage, de la petite enfance, de la famille ou du milieu social, avec sa propre personnalité, l'étude de l'Histoire élargirait le champ de cette investigation et fournirait des dimensions impossibles à acquérir autrement. Les jeunes d'aujourd'hui montrent un remarquable appétit de voyage, qui est réflexe de santé, mais la dimension temps manque à leur univers spatial. Et c'est une lacune.

● **RÉGINE PERNOUD**

Pour en finir avec le Moyen Âge, Le Seuil, coll. Points Histoire, Paris, 1977, p. 145-148.



ÉLISE
RIVET

Religieuse
et résistante

Le 30 mars 1945, à l'entrée du camp de concentration de Ravensbrück, une Ford blanche de la Croix-Rouge internationale de Genève est à l'arrêt. Dans la voiture, un médecin suisse attend que le capitaine SS Fritz Suhren veuille bien lui ouvrir pour échanger trois cents détenues françaises contre des prisonniers allemands. Il pleut des cordes, le commandant du camp est occupé, la Croix-Rouge patientera. À l'intérieur du camp en effet, on procède à la « sélection » de trois cent cinquante détenues qui seront traînées à la chambre à gaz. Parmi elles, le matricule 46 921. C'est un vendredi, c'est le Vendredi saint. Ravensbrück est un camp de concentration construit en 1939 et destiné d'abord aux femmes détenues de « droit-commun », aux « asociales » et autres témoins de Jéhovah, surtout aux récalcitrantes à l'ordre nazi en Allemagne et en Autriche. Avec la guerre, les prisonnières viendront de toute l'Europe... Au cours de l'hiver 44-45, Ravensbrück devient un camp d'extermination car la progression des troupes soviétiques à l'Est, et celle, plus laborieuse mais inéluctable, des armées anglo-américaines à l'Ouest ne laissent guère de doute sur l'issue du conflit. Seuls Hitler et quelques fanatiques de son entourage croient encore à un retournement de situation, comptant sur l'efficacité des fusées V1 puis des V2. Si la guerre est donc perdue pour l'Allemagne, si « le Reich de mille ans » doit disparaître, alors il emportera avec lui tous ceux et celles qu'il a pris dans ses griffes : ce sera son ultime victoire. Mère Élisabeth de l'Eucharistie échoue à Ravensbrück le 26 juillet 1944 et devra désormais répondre à l'appel de son matricule : 46 921. Elle fait maintenant partie de

ces dizaines de milliers de femmes, allemandes, autrichiennes, polonaises, juives, tchèques, tziganes, russes, françaises, yougoslaves, hongroises, belges, hollandaises, condamnées à la famine, à un esclavage quotidien et sadique. Lorsqu'elle arrive au camp comme déportée politique, Mère Élisabeth de l'Eucharistie a cinquante-quatre ans et a déjà connu plusieurs mois de captivité en France, depuis son arrestation à Lyon en mars. Montluc, puis Romainville, sont les prisons où elle a subi privations et interrogatoires mais où elle a aussi fait l'expérience de la fraternité, y compris avec celles qui n'ont aucune croyance ou religion.



Qui est Mère Élisabeth ? On ne sait presque rien de son enfance, sinon qu'elle est née dans une petite ville de colons de la banlieue algéroise, Draria, en 1890. Élise Rivet vit donc en Algérie jusqu'à l'âge de dix-neuf ans et, après le décès de son père, elle rentre en métropole en 1909 et s'installe à Lyon, avec sa mère et sa sœur. Elle trouve un emploi dans un salon de coiffure, cours Morand. Trois ans plus tard, elle frappe à la porte du couvent de la Compassion, à Fourvière, pour y devenir religieuse. Cette institution, née au XIX^e siècle, accueille des mineures délinquantes, des enfants confiées par des familles dépassées, plus tard des pupilles de l'État. À la Compassion, on leur apprend l'obéissance, la vertu, la prière, le ménage et la couture en attendant qu'elles soient majeures et se marient. Le 30

mai 1915, Élise Rivet prononce ses vœux perpétuels et devient sœur Élisabeth de l'Eucharistie. Dotée d'une forte personnalité et de capacités intellectuelles reconnues, on lui confie très vite des responsabilités. En 1933 elle est élue « Supérieure Générale du Monastère de Sainte-Élisabeth de Notre-Dame de Compassion ». Sa congrégation est pauvre. Elle ne vit que de commandes de lingeries, en particulier de trousseaux de mariage pour les jeunes filles de bonnes familles et de vêtements liturgiques (des chasubles notamment) ainsi que du soutien de « bienfaitrices » de la bourgeoisie et de l'aristocratie lyonnaises.



Ancrée dans son siècle, à une époque où les femmes sont exclues du suffrage et de l'élection (sauf dans les couvents), Mère Élisabeth continue inlassablement son œuvre de charité et accepte d'héberger provisoirement des femmes sorties de prison et qui sont sans ressources. Mais le 3 septembre 1939, ce qui s'annonçait arriva : la France entre en guerre contre l'Allemagne et ce qui n'était pas prévisible s'avéra en juin 1940 : elle fut vaincue et c'est tout un pays qui s'effondra. Le 15 juin, après Paris, Lyon se déclare « ville ouverte » pour éviter d'être bombardée. Les Allemands arrivent le 19, le pillage s'organise, les restrictions commencent. Le 7 juillet cependant, les troupes ennemies quittent la ville, conformément aux dispositions fixées par l'armistice. Les otages sont libérés. Désormais, et

jusqu'en novembre 1942, Lyon fait partie de la zone sud dont la capitale est Vichy. En ces heures tragiques, Édouard Herriot est démis de ses fonctions de maire (après trente-cinq ans de mandature) et se retrouve en résidence surveillée. Il est vrai qu'il est une des incarnations d'un régime parlementaire honni par de nombreux Français et rendu responsable de la défaite par le nouveau régime. Mgr Gerlier, lui, prépare la venue du Maréchal à Lyon. Celle-ci est fixée le 16 novembre. C'est donc une primatiale noire de monde (comme d'ailleurs la place des Terreaux pour les cérémonies civiles) qui accueille le grand homme, plus libertin que dévot. Mais on ignore cela à la cathédrale et, dans une vibrante allocution (« Aujourd'hui, Pétain, c'est la France et la France, c'est Pétain ! »), le cardinal, lui-même ancien combattant de la guerre de 14, fait un éloge du chef de l'État à qui le pays se serait donné sans réserve, comme si la poignée de main à Montoire, un mois plus tôt, n'avait provoqué aucun émoi chez certains Français. La vénération de l'archevêque pour Pétain est telle qu'il ira jusqu'à doter le sanctuaire de Fourvière d'un vitrail à son effigie. Et il n'a pas, comme ses confrères, trouvé à redire lors de la publication du « statut des Juifs » de juillet, puis d'octobre 1940.

Mère Élisabeth est-elle à Saint-Jean ce jour-là, au milieu de cette foule tout acquise à la célébration du Maréchal ? C'est fort possible. A-t-elle la même ferveur que le cardinal ? Difficile à dire mais on peut penser que, alsacienne par sa mère, elle ne se reconnaît peut-être pas dans un homme qui, « librement » déclare-t-il, choisit la « collaboration » avec l'Allemagne qui

vient d'annexer au Reich ce département si chèrement repris en 1918. À partir de novembre 1940, résister à l'occupant, c'est donc résister à Vichy. Et la création de la Milice, en 1943, fait tomber le mythe du double jeu...



Mère Élisabeth, elle, n'attend pas cette date pour entrer en résistance, tout en continuant à diriger son couvent et à chercher farine et charbon devenus plus rares et plus chers pendant la guerre. Ses activités d'agent de renseignements s'intensifient à partir de novembre 42 lorsque la zone sud est occupée par les troupes allemandes. Elle transporte aussi sur elle des faux papiers, en particulier pour les réfractaires au STO. C'est ainsi qu'elle est en contact avec le réseau Ajax dont elle devient, de facto, un membre actif. Elle acceptera de cacher d'importantes quantités d'armes après avoir, dès 1940, recueilli les archives de la Marine pour les soustraire à l'ennemi. Comment est-elle entrée en contact avec des réseaux de résistance si tôt ? À ce jour, nous l'ignorons. Ce qui est sûr, c'est que pour faciliter ses activités clandestines, Mère Élisabeth a dû trouver un prétexte pour garder à l'Antiquaille un local¹ qui lui sert de bureau et lui permet de disposer d'un téléphone. Parmi ses interlocuteurs téléphoniques, il y a le cardinal Gerlier car, si celui-ci reste favorable à la Révolution nationale et à sa politique de discrimination envers les Juifs, il s'indigne qu'on les persécute. À Paris, en tout cas, la presse collaborationniste (*Gringoire*, *Le Pilon*) vomit ce cardinal

qui, après la rafle du Vel d'Hiv en juillet 42, a fait lire dans toutes les paroisses de son diocèse, à l'instar des évêques de Toulouse et de Montauban, un texte dénonçant les violences dont sont victimes les hommes, les femmes et les enfants juifs se trouvant sur le sol français. Mgr Gerlier, pour sauver ceux dont le sort est chaque jour plus tragique, donnera l'ordre à toutes les institutions religieuses de son vaste diocèse d'ouvrir leurs portes aux persécutés et ferme très certainement les yeux sur les activités clandestines de Mère Élisabeth, si toutefois elle lui en fait part. Ce qui est sûr, c'est que le cardinal sait parfaitement ce qui se trame dans son dos le samedi matin quand il dit sa messe dans la chapelle du Rosaire à Fourvière. En effet, les religieuses de la Compassion qui s'y rendent (dont Mère Élisabeth, bien sûr) sont accompagnées d'enfants juifs et quand elles quittent le banc pour aller communier, des jeunes femmes viennent s'asseoir à côté d'eux puis les emmènent à la fin de la messe pour les exfiltrer de Lyon où la Gestapo, secondée par les services de la Préfecture, les traque sans relâche. Quand ce n'est pas à la chapelle que l'échange des enfants a lieu, c'est au pied de la « tour Eiffel » de Fourvière ou sur le chantier des fouilles de l'odéon.



Mais le 24 mars 1944, veille de l'Annonciation, les équipes de Klaus Barbie perquisitionnent le couvent de la Compassion au Point-du-Jour et dépêchent une voiture pour aller chercher la religieuse dans son bureau à Fourvière : les armes de l'Armée

secrète qui sont cachées dans la cave sont facilement trouvées. Il est probable que leur acheminement, même la nuit, a pu être remarqué dans le quartier et qu'un coup de fil anonyme a alerté les autorités allemandes. Mère Élisabeth est menottée, on lui laisse à peine le temps de faire un signe d'adieu à ses sœurs, on l'engouffre dans une traction noire, direction rue Berthelot au siège de la Gestapo, où l'attend (à moins qu'il ne fût présent lors de la perquisition) Klaus Barbie qui confiera au *Stern* en 1983 : « L'abbesse du couvent était membre de la Résistance. C'était un cas difficile, nous devions appliquer de sévères représailles. » Mère Élisabeth est ensuite incarcérée au fort de Montluc, dans le quartier des femmes, après avoir subi une fouille méticuleuse, brutale et humiliante. Elle va désormais connaître la vie de toute détenue : promiscuité, nourriture le plus souvent infecte, conditions d'hygiène insuffisantes, manque d'activité physique, attente. Assez vite, la religieuse prend l'ascendant sur ses compagnes par « sa personnalité et son rayonnement qui remontent le moral des plus déprimées » comme en témoignera plus tard Andrée Paysan, arrêtée avec toute sa famille, le 22 mai 1944, à l'âge de dix-huit ans. Si Mère Élisabeth se lève avant tout le monde pour réciter l'Office dans un petit coin que les détenues lui ont aménagé, le soir, beaucoup la rejoignent pour la récitation du chapelet de Notre-Dame des sept Douleurs dont la première intention, invariablement, demande la dissolution de la Gestapo.

Avant que cette demande ne soit exaucée, le débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944, donne un immense espoir aux

prisonnières mais la libération du pays qui s'amorce entraîne aussi une répression plus féroce que jamais. À Montluc, exécutions et déportations s'accroissent et, le 1^{er} juillet, les derniers convois de déportées partent de la gare de Perrache. Mère Élisabeth est du voyage. Le train qui conduit les prisonnières atteint Dijon, passe Is-Sur-Tille, puis Troyes et s'arrête enfin à Romainville, dernière étape française avant l'Allemagne. Le fort de Romainville, près de Paris, est en effet un camp de transit, une sorte de gare de triage où trois mille neuf cents femmes sont passées pendant la guerre. Mère Élisabeth y restera à peine quinze jours.



Le 14 juillet, un dernier appel rassemble les détenues avant un nouveau départ, cette fois pour l'Allemagne. Quatre jours plus tard, le « convoi des 46 000 » arrive au camp allemand de Neue Brem, à côté de Sarrebruck. Les détenues, transportées dans des wagons à bestiaux, ont souffert de la chaleur et de la soif. Mère Élisabeth fait un malaise. Quelques jours plus tard, revenant d'un interrogatoire, elle confie à ses camarades : « Je suis, paraît-il, une criminelle de guerre ! » Mais une autre fois, c'est une femme tremblante, vêtue d'un pantalon trop large et la tête dénudée qui les rejoint. Elle leur demande alors de prier pour elle car, pour la faire plier, les SS l'ont obligée à se mettre nue et se sont passés les différentes pièces de son habit religieux en ricanant. Puis ils lui ont jeté à la figure des vêtements d'homme bien trop grands. Une seule chose a échappé à leur vigilance : un scapulaire, que

la religieuse gardera précieusement. « Rien de pire ne peut m'arriver maintenant » ajoute-t-elle. Pour autant, les SS n'ont pas réussi à éteindre son rayonnement. Le 23 juillet 1944, elle monte à nouveau dans un train à bestiaux pour une destination inconnue, tout au nord de l'Allemagne, Ravensbrück, où elle arrive le 24. L'entrée dans le camp obéit à une discipline et un rite très précis. La colonne des nouvelles venues doit franchir le porche du *Frauenkonzentrationslager* en suivant les consignes criées en allemand et traduites en français par une prisonnière. Germaine Tillion, elle-même déportée à Ravensbrück avec sa mère, raconte la découverte de cet univers inconcevable : « La mise en rang par cinq, avec injures et coups, l'attente debout devant des bâtiments sombres, le défilé de fantômes hâves, déguenillés, squelettiques, l'air hagard, l'odeur de tombeau qui les suivait... cela permettait tout de suite de savoir que, pour eux déjà et maintenant pour nous, tout était fini, que de cet abîme on ne ressortirait pas². » Puis vient le moment de la douche, précédée d'un pseudo « examen de santé » permettant notamment de repérer les femmes enceintes. On reste dehors en attendant son tour. On est ensuite aspergé d'une poudre antiseptique, puis on reçoit sa tenue de bain. Comme ses camarades, Mère Élisabeth reçoit une bande de tissu blanche avec son matricule qu'elle doit coudre à la manche gauche, avec le triangle rouge des politiques frappé d'un « F » pour « Française ».

Commence alors la longue quarantaine dans le block 12 où règnent la peur, l'ennui, la faim, où les questions vous taraudent, où les nerfs sont à vif. Un soir, Suzanne Binetruy sent qu'on lui

glisse quelque chose dans la main. C'est un morceau de pain que Mère Élisabeth lui a apporté et qui lui chuchote : « À votre âge, on a besoin de manger, au mien, on n'a jamais faim. Vous verrez quand vous aurez mon âge³! » Suzanne, l'étudiante qui avait remarqué la religieuse sur le quai de Perrache au moment du départ pour Romainville... Après la quarantaine, les prisonnières sont affectées dans un block qui déterminera en partie leurs chances de survie car certains sont redoutés pour la brutalité qu'y font régner certaines *Blockowas* (responsables du block entier) ou *Stubowas* (responsables de plusieurs châlits). Mère Élisabeth, considérée comme « vieille », se voit attribuer le block 17, plutôt envié et qui est réservé aux cheveux gris, aux infirmes et aux malades. En fait, ce que beaucoup ignorent, c'est que ce block regroupe celles qui sont destinées aux « transports noirs » puisque, avant que des chambres à gaz ne soient construites à Ravensbrück, les condamnées sont transportées en camion à Bernburg, près de Berlin, pour y être gazées. En attendant, elles doivent travailler. Mère Élisabeth se retrouve donc dans le commando des tricoteuses qui, douze heures par jour, restent assises sur des tabourets à exécuter cette tâche. L'immobilité leur donne des crampes, les empêche de se réchauffer un peu dans l'hiver glacial de l'Allemagne du Nord, ne leur permet pas de lutter contre les parasites puisque leurs mains sont rivées aux aiguilles et qu'une *Kapo* veille, surtout sur les Françaises, réputées peu fiables au travail. Mère Élisabeth a survécu à l'hiver 1944-1945 bien qu'elle partageât systématiquement sa ration avec plus faible qu'elle.

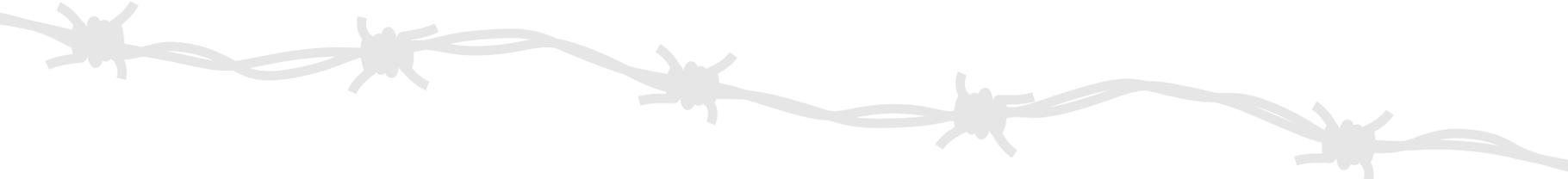
La supérieure de la « Compassion » n'a de cesse en effet, disent unanimement celles qui en sont revenues, de rendre un peu moins atroces les conditions de vie de ses camarades de bagnon. Dans « l'enfer des femmes », elle fait descendre un peu de Ciel. Geneviève de Gaulle, elle-même déportée à Ravensbrück, en témoigne : « Au service de tout le monde, même des plus ingrates, des plus difficiles de ses compagnes ; elle les reconforte, les soigne, les aide de toutes les façons et accomplit avec une parfaite sérénité les plus répugnantes corvées⁴. » Quand, le dimanche à 10 heures, Mère Élisabeth organise une liturgie avec chants et prières de l'office divin, c'est une militante communiste, Ginette, qui se charge personnellement de faire régner l'ordre et le silence dans la chambrée. Grâce à une camarade affectée au commando des douches, Mme Meyembourg, elle dispose en effet d'un missel pour sa prière quotidienne et pour l'office du dimanche souvent interrompu par des « 22 » que les détenues chargées de faire le gué lancent à la moindre alerte.



Jusqu'à l'été 1943, Ravensbrück dispose d'une salle faisant office d'infirmerie où l'on pratique « quelques interventions chirurgicales fantaisistes⁵. » Herta Oberheuser, quand elle sera jugée à Nuremberg pour « crime de guerre et crime contre l'humanité » expliquera pour se justifier qu'elle a choisi de travailler à Ravensbrück dès 1940 (à l'âge de vingt-neuf ans) parce qu'à cette époque en Allemagne il était presque impossible

pour une femme d'intégrer un service de chirurgie. Sous la supervision du Dr Gebhardt, elle multiplie les expériences sur les « lapins » (des détenues polonaises en général)⁶, procède à des avortements, tue ou fait tuer les bébés à la naissance, achève les malades ou les sélectionne pour les « transports noirs ». Mais à partir de 1943 le nombre de déportées est tel que l'on manque de personnel médical et Ravensbrück recrute, dans la bourgeoisie allemande, médecins et infirmières qui, sans état d'âme, intègrent ce qui est désormais un *Revier*, une « infirmerie ». Il arrive aussi que des détenues y travaillent, comme ce fut le cas de sœur Marcelle Baverez qui, avant son arrestation en août 1943, était radiologue à l'hôpital Saint-Jacques à Besançon. Ayant une bonne connaissance de la langue allemande, sœur Marcelle épie les conversations des médecins qui parlent à l'occasion de la situation sur le front. Elle les confie ensuite à Mère Élisabeth qui les répète à ses camarades pour les encourager à « tenir », quitte à enjoliver un peu les faits. Mais en décembre 1944, plus de « mensonges » à raconter : sœur Marcelle est morte. Elle avait quarante-cinq ans et on imagine la douleur de Mère Élisabeth.

Celle-ci pourtant ne considère pas que Ravensbrück aura le dernier mot puisqu'elle déclare à deux amies (Mme Lelong et Mme Minssieux) qu'elle compte bien, après la guerre, participer à la reconstruction du pays. Elle veut aussi développer son œuvre en Algérie. Elle fera construire une chapelle en mémoire de toutes les femmes assassinées dans le camp.



■

Mais l'hiver 1944-1945 correspond, pour Ravensbrück, au début du chaos : les camps de Pologne orientale sont évacués devant la progression de l'Armée rouge et, avec Bergen-Belsen, une partie des déportées d'Auschwitz y sont « déversées », dont Mme Vaillant-Couturier, qui témoignera au procès de Nuremberg. L'affluence dans le camp est telle que les blocks sont surpeuplés, qu'il est presque impossible de trouver un coin pour dormir. Les conditions sanitaires deviennent effrayantes et les sélections pour la chambre à gaz se multiplient. Il s'agit, pour les SS, de terminer le travail d'extermination interrompu par la libération d'Auschwitz en janvier 1945 mais aussi de faire disparaître les traces de leur barbarie, c'est-à-dire les femmes les plus déshumanisées par les mauvais traitements. Le 25 mars 1945, c'est le dimanche des Rameaux et, un an jour pour jour après son arrestation à Lyon, Mère Élisabeth est arrachée du rang pour rejoindre le *Jugendlager*. Destiné à l'origine aux détenues mineures allemandes, il est implanté sur une hauteur, au milieu des pins, à un kilomètre environ du grand camp. Il servira désormais d'antichambre de la mort pour celles qui doivent disparaître au plus vite. Les femmes sélectionnées y sont transportées en camion et à celles qui ne veulent pas monter on tend des morceaux de pain pour les attirer avant de les leur reprendre aussitôt. Au *Jugendlager*, le Dr Winkelmann les attend pour procéder à un tri macabre : à gauche, les condamnées, à droite, les autres, épargnées avant

une prochaine sélection. Le Vendredi saint, 30 mars 1945, les femmes sélectionnées la veille sont installées dans des camions qui les emmènent à la chambre à gaz. Parmi elles, le matricule 46 921, Mère Élisabeth de l'Eucharistie, dont plusieurs témoins affirmeront qu'elle a rejoint volontairement la colonne de gauche pour ne pas abandonner Mlle Rose qu'elle rassurait déjà à Romainville et qui avait été « retenue » par le médecin de la mort. Les derniers mots de la religieuse, confiés à Mme Combes en ces minutes dramatiques, furent : « Je pars pour le Ciel. Prévenez Lyon⁷. » Ultime manière pour elle de communiquer de l'espoir à celle qui, en effet, en reviendra ?

■

Oui, ce vendredi 30 mars 1945, le commandant Suhren avait bien autre chose à faire que de recevoir un représentant de la Croix-Rouge dont la Ford blanche stationne devant la porte du camp sous une pluie battante. Il s'appliquait à faire perdurer l'enfer de Ravensbrück. Lorsque les camarades de Mère Élisabeth rentrèrent en France, elles se hâtèrent de rendre témoignage à celle qu'elles considéraient comme « l'âme du camp ». Le gouvernement français, dont le Général de Gaulle était alors le chef, lui décerna à titre posthume la Croix de Guerre avec étoile en novembre 1945. La municipalité de Lyon, de nouveau dirigée par Édouard Herriot, inaugura une plaque commémorative au pied du théâtre de Fourvière, pour rappeler aux passants qu'elle fut résistante et déportée, « martyre de sa foi patriotique et

religieuse ». En 1961, une cérémonie du souvenir fut organisée à Draria et un timbre fut édité à son effigie. Trente ans plus tard, en 1991, le cardinal Decourtray introduisait son procès en béatification. Une rue porte désormais son nom à Brignais et au Point-du-Jour. Un parc également, dans le 5^e arrondissement de Lyon. Enfin, elle reçut la médaille des « Justes parmi les Nations » en 1996 et depuis lors, dans le jardin du mémorial Yad Vashem à Jérusalem, un arbre se déploie pour rappeler celle qui, dans la pire tourmente que l'Europe et la France connurent au XX^e siècle, se fit « la gardienne de ses frères ».

● MARIE-CHRISTINE DEVEDEUX



NOTES

¹ En raison de fouilles archéologiques le couvent dut quitter Fourvière pour le Point-du-Jour.

² Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Paris, Seuil, 1988, p. 136.

³ Suzanne Binetruy, *L'Essor du Rhône*, n° 2219, 5 mai 1989.

⁴ Geneviève de Gaulle-Anthonioz, *Voix et Visages*, mai-juin 1961.

⁵ Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Paris, Seuil, 1988, p. 113.

⁶ Ce fut le cas pour Wanda Poltawska qui surviva à ces expériences et deviendra psychiatre. Elle fut aussi la « sœur de cœur » et la conseillère de Karol Wojtyła pendant près de 60 ans.

⁷ Archives de la Congrégation, témoignage recueilli après la guerre.

Après A.M. Ampère et E. Michelet, E. Rivet, autre grande figure présentée dans le cadre des *Causeries de Puylata* : <https://www.sainte-marie-lyon.fr/elise-rivet/>

LES
YEUX
FERTI
LES

LE
CHIEN
DE GOYA



1 Francisco de Goya, *Un Chien*, 1820-1823.
Huile sur plâtre transposée sur toile (136 x 81 cm)

« En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,
Le silence, l'espace affreux et captivant... »

Charles Baudelaire, *Le Gouffre*.

Entre 1820 et 1823, loin de la cour et de ses ors, Goya couvre de noire *soledad* les murs de sa maison. Seul, vieilli, déjà à moitié sourd, marqué par les ravages des guerres napoléoniennes, il crée sa série des *Peintures noires*. C'est un esprit tourmenté, profondément pessimiste, qui est à l'œuvre, mais libre et débarrassé du souci de plaire. Il peut déployer toute la puissance et l'originalité de son imagination sans la contrainte des commandes officielles. Guidé par une fantaisie sombre et mélancolique, il exécute quatorze peintures murales pour exprimer la violence du monde et travailler la question du Mal comme aucun artiste ne l'avait fait auparavant. Parmi elles, une œuvre unique (ill.1) dit avec une économie de moyens remarquable le tragique de la destinée humaine. Petite tache noire enserrée entre deux masses de matière brute, un chien tend son museau vers le vide qui l'avale. Notre regard ne peut se déprendre de cet isolé absolu, enlisé dans les sables de la solitude et du désespoir. Emblématique de notre condition humaine, cette œuvre est sans doute l'une des peintures les plus émouvantes de l'histoire de l'art. Elle a donné lieu à de nombreux commentaires, mais elle résiste à l'analyse. Raison de plus pour tenter d'en percer l'énigme, et n'importe si nous courons à l'échec, ou plutôt tant mieux : il est des terres que l'on veut défricher, des œuvres que l'on veut déchiffrer, mais plus on les explore, plus elles gardent la force de leur mystère.

Dans le silence des espaces infinis

On pourrait d'abord définir l'originalité de cette présence énigmatique par le rôle que la figure du chien a joué jusqu'au début du 19^e siècle dans l'histoire de la peinture. Celui-ci avait souvent une présence anecdotique et secondaire, ou purement symbolique et décorative. Il était avant tout un marqueur social. Chez Van Eyck, il est présent auprès des époux Arnolfini pour dire la fidélité que l'homme et la femme se doivent l'un à l'autre. Il apparaît aussi dans les peintures de portraits pour souligner le statut aristocratique des modèles qui se font représenter vêtus de leur costume d'apparat ou en tenue de chasse, activité réservée aux classes sociales les plus élevées. Les exemples ne manquent pas dans la peinture européenne, de Titien à Gainsborough en passant par Vélasquez (ill.2). En outre, grâce à sa présence vivante et chaleureuse, le chien dynamise la composition et lui donne parfois un caractère plus intimiste et sensible.





3

À partir du 18^e siècle, il est même représenté seul et acquiert une autonomie beaucoup plus importante. Dans une scène prise sur le vif (ill.3), Desportes représente l'animal au premier plan, sans présence humaine, au beau milieu du gibier et d'un buisson de roses qui laisse éclater ses couleurs vives et séduisantes. Dans *Chiennne allaitant ses petits* (ill.4), Oudry nous donne à voir une sorte de Charité canine où la mère, par son dévouement, semble pourvue de sentiments humains. Buffon et Rousseau rôdent dans les parages : désormais le chien, doté d'une sensibilité qui lui est propre, trouve toute sa place dans la société des hommes. Il n'est plus une machine comme le voulait la croyance rationaliste héritée de Descartes. Cependant, aussi virtuoses et délicieuses que soient ces représentations, l'anecdote l'emporte généralement sur toute autre considération. L'art rococo nous séduit par son brio, sa légèreté, ses fulgurances décoratives, mais l'envie nous prend soudain de contempler une peinture plus épurée, plus âpre, plus mordante : une peinture à l'os¹ ! Il faudra attendre l'avènement de la sensibilité romantique pour que le chien acquière une véritable aura et ses lettres de noblesse... métaphysique. Goya est à la



4

croisée des chemins. Lui qui a vu s'éteindre les lumières de la raison dans les désastres de la guerre, le voilà soudain plongé dans les ténèbres du désespoir, et ses peintures sont envahies d'images cauchemardesques comme s'il peignait désormais sous l'emprise de la mélancolie et des forces obscures de l'inconscient. Avec Goya, le chien est dépourvu de tous les ornements qui l'entourent habituellement. Ni tentures extravagantes, ni étoffes chatoyantes, ni paons exubérants avec leurs longues traînes de plumes, plumages, plumetis et plumets²... Le peintre le donne à voir dans le dénuement et la fragilité de son existence. La profusion baroque a laissé place au vide. L'animal est seul, désespérément seul, comme effrayé par le silence des espaces infinis qui vont l'engloutir. Un chien janséniste à qui la grâce aurait manqué ? Pour Goya, à l'orée d'un siècle qui va proclamer la mort de Dieu, il s'agit d'abord de montrer la terrible absurdité de notre existence et la solitude irrémédiable de l'homme confronté à la vacuité de son destin. Aucune peinture animalière n'avait jusqu'à présent réussi à abolir à ce point la différence entre l'homme et l'animal.



5

Dans les griffes de l'ocre

D'emblée, nous sommes saisis. Tant de dépouillement, tant de dénuement. Les moyens picturaux mis en œuvre sont remarquables de sobriété. L'artiste s'est débarrassé de tous les oripeaux de la peinture mondaine. Il se réclame seulement de Vélasquez et de Rembrandt. Les autres artistes ne comptent pas. Trop superficiels, trop clinquants. Il faut aller à l'essentiel, mettre la peau sur la table³. Sans fioritures, sans concessions. Par une sorte d'ascétisme pictural, Goya fait remonter le fond à la surface. En avance sur son temps, il invente sous nos yeux la force visuelle (et spirituelle) des surfaces monochromes ou quasi monochromes de la peinture moderne. Quand le spectateur d'aujourd'hui plonge son regard dans ces ocres infinis qui envahissent l'espace, c'est forcément avec le souvenir des champs colorés de Monet et de Rothko (ill.5), des vibrations subtiles du blanc de Ryman, du noir de Soulages, et de la force plastique du *all-over* pratiqué



6

par tous les grands maîtres de l'expressionnisme abstrait. La tête du chien enserrée dans les griffes de l'ocre est d'autant plus présente qu'elle semble perdue dans l'immensité de la peinture. Avant de poser nos yeux sur cette petite tache noire, nous tentons d'embrasser par le regard les jaunes et les bruns qui dominent presque la totalité de la composition. Toute perspective abolie, le ciel et la terre semblent se confondre dans une seule et même matière opaque qui impose la puissance de sa verticalité. Bientôt l'animal disparaîtra dans cette matière brute, sans rémission. Seule l'aura de cette surface peinte nous permet de ressentir avec autant d'intensité la souffrance physique et métaphysique du petit chien. Cette œuvre à la limite de l'abstraction avec ses larges à-plats de couleurs donne à voir le miracle d'une présence pour mieux dire l'angoisse de l'absence. La matière-peinture n'est plus seulement un décor qui met en valeur la figure. Elle dit le vide et le néant où toute chose est vouée à disparaître.

Où est Dieu ?

Le profond désarroi de ce chien abandonné à lui-même apparaît comme un moment unique dans l'histoire de l'art. Néanmoins on peut en voir une réminiscence chez William Turner. Vingt ans après Goya, l'artiste anglais peint un chien perdu dans l'immensité désolée d'une grève aux teintes brunes, les pattes arrière enfoncées dans le sable et le museau levé vers les étendues bleues de l'océan et le ciel ensanglanté (ill.6). Cette œuvre n'a pas du tout les mêmes dimensions que l'œuvre de Goya : il s'agit d'une simple aquarelle sur papier. Cependant l'intention de l'artiste est identique : la silhouette esseulée et spectrale du chien qui aboie dans le vide porte toute la charge symbolique de la solitude humaine. Comment ne pas songer à la déchirante interrogation que lance Victor Hugo à la fin de « La Mort du Chien » ?

« [...] C'était l'heure où, sous la voûte bleue,
Comme un flambeau qui sort d'un gouffre, Vénus luit ;
Et j'ai dit : « D'où vient l'astre ? où va le chien ? ô nuit !⁴ »

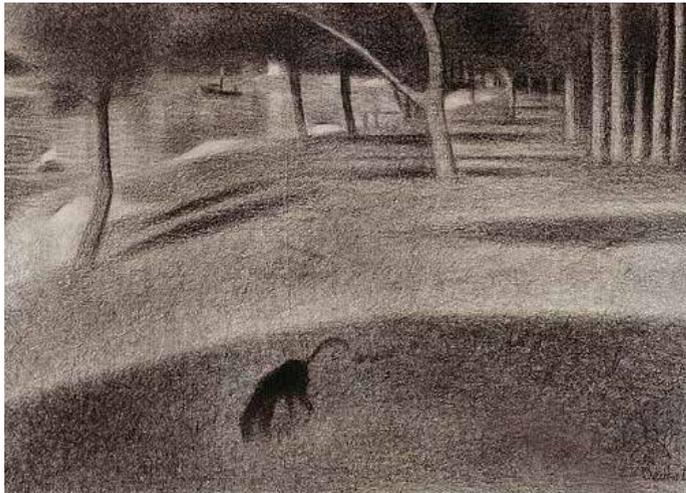
Victor Hugo a multiplié dans son œuvre les images de ce désarroi de l'être humain en proie aux affres de l'abandon et de la solitude. À deux reprises, dans *Les Misérables*, il met en scène un homme seul qui se débat en vain dans l'immensité de l'océan ou qui s'enfonce désespérément dans les sables mouvants. Ce sont bien sûr des allégories de la misère sociale, mais aussi, comme chez Goya et Turner, des images marquantes de notre impuissance à lutter contre les forces du néant qui nous entraînent dans les profondeurs abyssales du vide et de la déréliction :

« Il se sent enseveli à la fois par ces deux infinis, l'océan et le ciel ; l'un est une tombe, l'autre est un linceul. La nuit descend,

voilà des heures qu'il nage, ses forces sont à bout ; ce navire, cette chose lointaine où il y avait des hommes, s'est effacé ; il est seul dans le formidable gouffre crépusculaire, il enfonce, il se roidit, il se tord, il sent au-dessous de lui les vagues monstres de l'invisible ; il appelle. Il n'y a plus d'hommes. Où est Dieu ?⁵ »

« Le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou ; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit ; silence. Les yeux regardent encore, le sable les ferme ; nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable ; une main sort, troue la surface de la grève, remue et s'agite, et disparaît. Sinistre effacement d'un homme.⁶ »

Le regard que nous portons sur le chien de Goya est également influencé par notre rapport aux animaux qui a évolué au fil des siècles. La fin du 19^e siècle se caractérise par une sensibilité accrue vis-à-vis de la condition animale. On songe bien sûr à Nietzsche enlaçant dans les rues de Turin l'encolure d'un cheval fouetté par son maître : son désespoir l'entraînera jusqu'aux confins de la folie. De façon moins brutale et tragique, on songe surtout aux réflexions que mène un écrivain comme Zola quand il exprime son émotion face à la solitude de ces chiens abandonnés que l'on voit errer, seuls et sans secours, dans les rues de nos villes. À une époque où la condition animale est le dernier des soucis de la majorité des Français, le grand écrivain prend la défense des chiens dans un superbe plaidoyer publié dans *Le Figaro* en 1896. Quasiment à la même époque, Georges Seurat imagine *Un paysage au chien* dans une étude pour « Un dimanche après-midi à la Grande-Jatte » (ill.7). Nous avons tous à l'esprit le chef-d'œuvre pointilliste de l'artiste : on y voit des hommes et des femmes qui se reposent ou déambulent paisiblement sur une pelouse baignée de soleil ou à l'ombre des



7

arbres. Dans son dessin à la pierre noire, les personnages sont absents. Reste le chien, petite ombre errante et solitaire, livrée à elle-même, flairant sans doute quelque détritius, et bientôt noyée par les ombres qui l'entourent. Comment ne pas y voir une image de la solitude humaine ? Comment ne pas être ému et pris de pitié comme Zola par la vision de ce chien abandonné, sans foyer ni maître ? « Pourquoi la rencontre d'un chien perdu, dans une de nos rues tumultueuses, me donne-t-elle une secousse au cœur ? Pourquoi la vue de cette bête, allant et venant, flairant le monde, effarée, visiblement désespérée de ne pas retrouver son maître, me cause-t-elle une pitié si pleine d'angoisse, qu'une telle rencontre me gâte absolument une promenade ? Pourquoi, jusqu'au soir, jusqu'au lendemain, le souvenir de ce chien perdu me hante-t-il d'une sorte de désespérance, me revient-il sans cesse en un élan de fraternelle compassion, dans le souci de savoir ce qu'il fait, où il est, si on l'a recueilli, s'il mange, s'il n'est pas à grelotter au coin de quelque borne ?⁷ »

Chétive présence

Si les œuvres sur papier de Turner et Seurat, aussi belles et émouvantes soient-elles, ne sont pas devenues des icônes de la désespérance humaine, c'est sans doute parce qu'elles ne parviennent pas à susciter chez le spectateur des sentiments d'empathie aussi puissants qu'*Un Chien* de Goya. En outre, il se dégage de l'œuvre du peintre espagnol une aura de mystère qui la rend inoubliable. Cette tête de chien (ill.8) qui laisse entrevoir si peu de chose d'elle-même, si peu d'être, semble tellement vaine, dérisoire et pathétique. Comment se fait-il que ce rien qui se tient dans notre rétine (et qui persiste bien après que nous avons cessé de le regarder), comment se fait-il que nous le chérissions, le couvions du regard, comme si nous voulions le protéger et le soustraire à la violence tragique de sa situation ? Là où il y a de la compassion, il y a de l'être. Ce rien qui s'évanouit sous nos yeux, c'est encore et toujours de l'être. Et nous éprouvons une profonde pitié pour ce morceau d'existence voué au malheur. Ce que nous voyons, c'est une vie qui s'efface. Quoi de plus émouvant ? Dans un geste compassionnel, on voudrait entrer dans le tableau, venir au secours de la pauvre victime, et bercer dans nos bras cette petite bête fragile que l'on devine apeurée et tremblante. Mais nous demeurons impuissants face au spectacle de l'inéluctable.



8

Cependant on ne peut réduire le chef-d'œuvre de Goya à sa dimension tragique. Ces yeux qui se tendent vers l'invisible ne sont-ils pas l'expression d'une forme d'espérance, aussi infime soit-elle ?

Ce petit corps semble s'enliser dans les sables, mais peut-être que ses efforts pour émerger de la matière ne seront pas vains, que ses appels seront entendus, et qu'une main charitable ou quelque transcendance lui viendront en aide et le sauveront. Qui peut le dire ? Nous ne connaissons ni le début ni la fin de l'histoire. Nous sommes dans un instant suspendu, comme hors du temps. Force de la peinture qui nous donne à voir cet instant d'éternité où ce qui n'est presque plus... est encore, et avec quelle présence ! Chétive présence assurément, mais d'autant plus présente qu'elle est chétive justement. On le pressent, tout va basculer dans l'horreur et le néant ; et pourtant la tête du chien est là, et bien là. Je vous assure, j'ai vérifié : j'ai posé le doigt sur la toile. Oui, là, sur la truffe sèche et brûlante. Les gardiens du Prado, assommés par la chaleur et le brouhaha des visiteurs, n'y ont vu que du feu.

La peinture de Goya n'a pas fini de nous étonner. Regardez-la attentivement. Vous ne voyez rien ? Approchez, ou reculez, n'importe ! Toujours rien ? Le chien continue à tendre ses yeux vers l'absence et le vide ; le silence des ocres infinis est toujours aussi assourdissant... Pourtant, avec un peu d'attention, vous verrez apparaître, comme en filigrane, une forme fantomatique qui surplombe le petit chien, et, penchée sur lui, une tête de géant qui l'observe. Quelle est cette présence énigmatique ? Est-elle le fruit de notre imagination d'enfant qui, avant de s'endormir, voyait partout des formes bizarres dans les dessins du rideau ou dans les plis du vêtement posé sur la chaise ? Est-ce une hallucination ? Un rêve ? Un cauchemar ? Est-ce une force protectrice, celle du maître bien-aimé dont le chien guette le retour ? Ou s'agit-il d'un spectre malveillant, d'une force obscure et satanique, celle de Saturne prêt à dévorer sa proie⁸ ? L'œuvre

prend soudain une dimension onirique qui renforce son mystère. L'animal est peut-être en train de rêver, et nous aussi, car la vie est un songe... Mais ici point de leçon comme dans les vanités baroques. Nous sommes ni chez Pedro Calderon ni chez Antonio de Pereda. Tout est laissé en suspens, dans le tremblement et l'incertitude d'une image vouée à la seule appréciation du spectateur qui demeure interloqué par l'immensité de cet « espace affreux et captivant » où se noie une humble existence... En effet, quelles que soient les interprétations que nous pourrions proposer, elles n'épuiseront jamais le mystère d'une œuvre qui interdit toute lecture univoque, même si, à nos yeux, *Un Chien* de Goya demeure avant tout une image tragique de notre misère. Misère de l'homme livré au vide absurde de l'existence. Misère de l'homme confronté à des forces obscures qui le dépassent et qui l'écrasent. Misère de l'homme sans Dieu qui appelle en vain, mais qui espère toujours.

● **FABRICE TREPPOZ**


 NOTES

méfie-toi petit chien
tout ça va mal finir

te voilà pris

dans le filet

des selfies

tu te croyais unique
tu seras multiple

ta bonne petite bouille

partout affichée

dans les boutiques du musée

ton adorable museau

partout punaisé

dans les chambres des jeunes filles

(tu es si mignon avec ton air tout triste et ta mine déconfite)

méfie-toi petit chien
tu finiras poncif sur un mug

et l'on boira ton chagrin au petit-déjeuner

¹ Être à l'os : cette expression est utilisée par les critiques d'art pour signifier que l'artiste va directement au cœur du sujet et cherche à réaliser l'œuvre la plus épurée possible.

² Allusion au poème de Michel Leiris, « Avare » (in *Autres lancers*, 1924-1968) :

« M'alléger
me dépouiller
réduire mon bagage à l'essentiel
Abandonnant ma longue traîne de plumes
de plumages
de plumetis et de plumets
devenir oiseau avare
ivre du seul vol de ses ailes »

³ Louis-Ferdinand Céline, à propos de l'écriture : « Alors j'ai mis ma peau sur la table, parce que, n'oubliez pas une chose, c'est que la grande inspiratrice, c'est la mort. Si vous ne mettez pas la peau sur la table, vous n'avez rien [...] ». Propos recueillis par Louis Pauwels, *Radio-Télévision Française*, 1959.

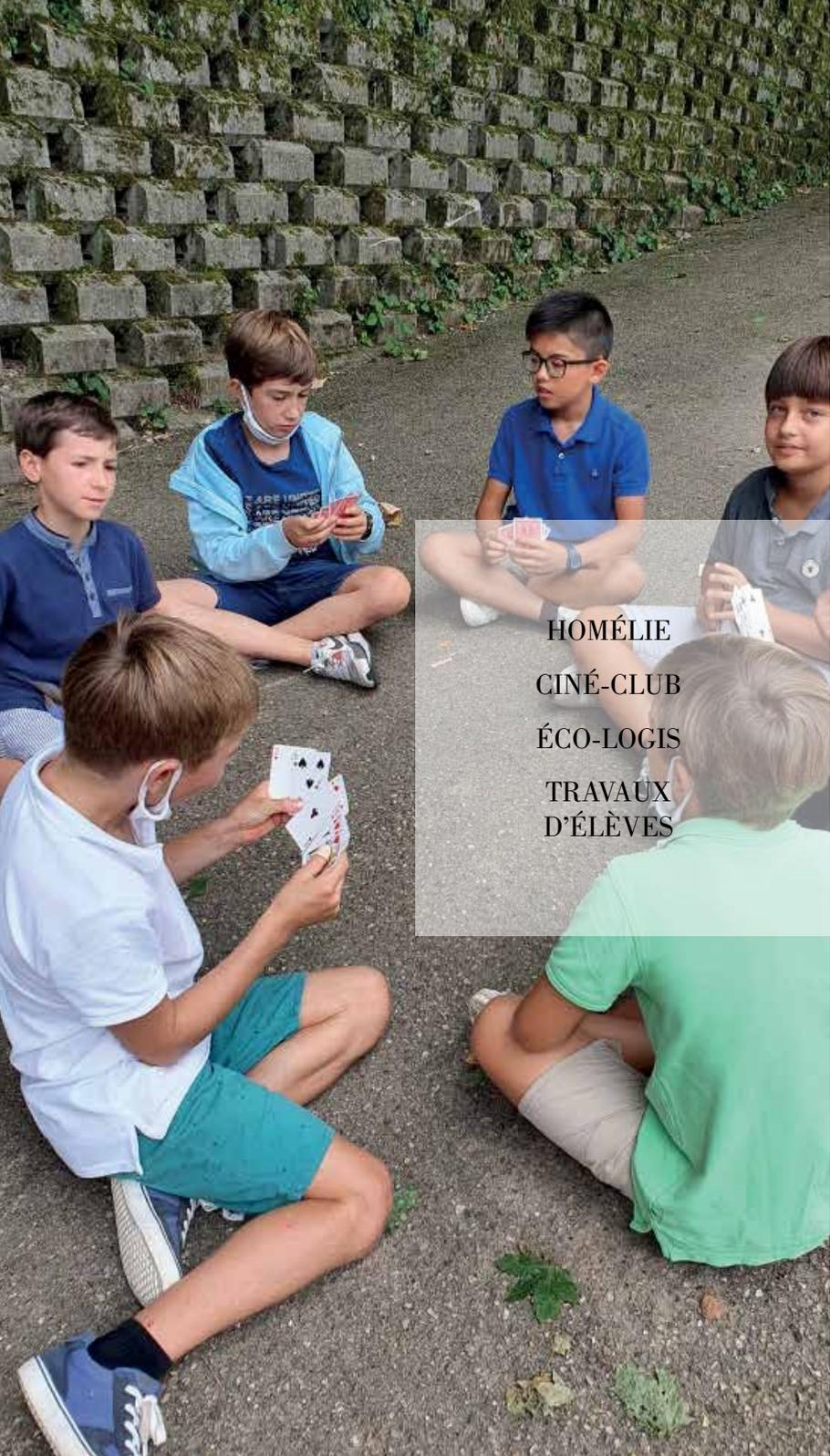
⁴ Victor Hugo, *Les Quatre Vents de l'esprit*, 1881, Livre III « La Destinée », poème 18.

⁵ Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862, I, Livre II, chap. 8.

⁶ Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862, V, Livre III, chap. 5.

⁷ Émile Zola, *Le Figaro*, 24 mars 1896, repris dans *Nouvelle Campagne*, 1896.

⁸ *Saturne dévorant un de ses fils* est une œuvre de Goya qui fait également partie de la série des *Peintures noires*.



HOMÉLIE
CINÉ-CLUB
ÉCO-LOGIS
TRAVAUX
D'ÉLÈVES

collège

MESSE de RENTRÉE des *PROFESSEURS*

J'hésitais un peu sur le thème de l'homélie de ce jour, jusqu'au moment de la réunion de rentrée des maîtresses de primaire hier matin (j'y étais le seul homme !). Valérie Fournol nous invitait à nourrir notre capacité d'émerveillement en cultivant notre intériorité. L'évangile de ce jour¹ nous parle de l'intériorité de Jésus. J'aimerais en dire quelques mots afin de comprendre ce que nous pouvons vivre nous-mêmes dans notre intériorité, pour notre mission ici à Sainte-Marie.

Nous venons de lire ce passage de Luc 4 qui suit le fameux discours à la synagogue de Nazareth. Jésus a lu et commenté un extrait du prophète Isaïe : « L'esprit du Seigneur est sur moi, il m'a consacré pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, guérir les malades... ». Puis il quitte Nazareth et va en Galilée où il commence à faire ce qu'il dit : il annonce la bonne nouvelle aux pauvres, il guérit les malades, il libère les opprimés.

Luc nous donne une clé pour bien comprendre le sens de ce remue-ménage : Jésus sort tôt le matin et va prier dans un endroit désert. C'est étonnant : la mission marche bien, les gens le suivent, mais ce matin-là, après sa prière, il annonce aux disciples : il faut que je m'en aille. On dirait que Jésus a trouvé dans ce temps de retrait, de prière, l'énergie et l'inspiration pour décider ce qu'il allait faire ce jour-là. Jésus avait une mission « en général », sauver le monde, mais pour la réaliser il devait demander chaque jour au Père : et aujourd'hui, que dois-je faire ?

Si c'est vrai pour Jésus, cela doit être vrai pour nous aussi. Si vous êtes ici, c'est parce que vous avez une mission, une vocation. Avoir une mission, cela libère : je suis engagé dans cette voie, je n'ai plus à m'éparpiller, c'est là ma vie. Mais nous qui sommes libres, qu'allons-nous faire de notre énergie ? Bien sûr, j'ai maintenant un devoir d'état, une responsabilité en société, une fiche de poste, un programme de cours à respecter... Mais chaque matin je suis libre. Chacun de nous peut décider, chaque jour, comment dépenser son énergie : à qui dois-je parler ? qui a besoin de moi ? pour quoi faire ? Et c'est comme cela que Dieu sauve le monde.

Parfois on pense que Jésus fait des miracles comme Harry Potter fait des tours de magie, mais non ! Jésus guérit par la puissance de l'Esprit saint : il peut faire des miracles car il est *transparent*, il laisse le Père agir dans l'Esprit saint. Cela nous parle de l'intériorité de Jésus : c'est une transparence à la puissance de l'Esprit, non pas une réserve de super pouvoirs. Cela est possible car Jésus, chaque matin, écoute le Père et se laisse faire par l'Esprit.

Dans le fond, il y a ici une certaine passivité. L'activité de Jésus, c'est une passivité. Saint Augustin dit qu'en Dieu l'activité est une passivité et inversement. Je nous souhaite donc une année de passivité ! Parce que c'est plus reposant, et parce que c'est comme cela qu'on est réellement fécond, car c'est Dieu qui agit.

¹ Lc 4, 16

Plutôt que de s'épuiser avec nos propres forces, écoutons le Père. Nos compétences sont un atout, certes, mais elles ne seront réellement fécondes que si nous laissons le Seigneur les utiliser. Car il n'y a que Dieu qui puisse faire des choses éternelles.

C'est exactement comme la Vierge Marie. C'est paradoxal, mais le plus beau texte que j'ai lu sur Marie est le commentaire du Magnificat de Martin Luther. Luther nous dit que Marie est « comblée de grâce » car elle est parfaite humilité, parfaite réceptivité. Elle fait de la place à Dieu en elle, de sorte que la grâce puisse agir librement et permette l'œuvre de Dieu.

Demain, nous allons accueillir une foule de petites âmes dans cet établissement. Elles appartiennent à Dieu, il nous les confie pour les cultiver. Quelle belle responsabilité ! Mais cela ne sera fécond que si c'est Dieu qui agit lui-même, et cela n'arrivera que si chacun de nous cultive son intériorité. En demandant tout simplement à Dieu : que dois-je faire aujourd'hui ? Parfois, il dira simplement : fais ton travail ! parfois : cette personne a besoin de toi, prends-en soin !

Je vous souhaite donc une bonne année de passivité dans le Seigneur !

● JEAN-SÉBASTIEN LAURENT

PROGRAMME 2021/2022

*Peut-on sortir de la
quotidienneté médiocre ?*

*CINE-CLUB LYON
SAINT-PAUL – MADE iN
(classes post-baccalauréat)*

*Lieu : Théâtre des Maristes
Montée des Carmes-Déchaussés*

*Horaire : le jeudi à 17h45
Entrée : libre pour parents, professeurs,
anciens et amis en fonction des places
disponibles*

www.latoilemariste.fr

Conte d'hiver

Jeudi 16 septembre

Eric Rohmer

France 1992 / 1h55

Deuxième film du cycle des « Contes des quatre saisons » avec Charlotte Véry, Frédéric van den Driessche, Hervé Furic, Michel Voletti

Félicie a vécu une fois dans sa vie un amour parfait, le temps d'un été, avec le père de sa petite fille, Charles, dont elle ne sait même pas le nom de famille, et qu'elle a perdu de vue suite à un lapsus ridicule. Cinq ans plus tard, sans avoir entièrement perdu l'espoir de le retrouver, elle cherche à fonder un foyer stable. Mais elle tergiverse entre Maxence, le patron du salon de coiffure où elle travaille, et Loïc, un bibliothécaire philosophe et catholique. Car choisir l'un ou l'autre reviendrait à renoncer à Charles, le seul homme qui pourrait la rendre pleinement heureuse. Félicie pourra-t-elle et voudra-t-elle faire ce choix ? Osera-t-elle faire le pari pascalien de risquer un bien certain mais fini dans l'espoir d'obtenir un bonheur infini mais incertain ? Comme la tragi-comédie homonyme de Shakespeare, *Conte d'hiver* est un récit d'apprentissage et une fable philosophico-théologique sur les liens de l'amour et de l'espérance : l'histoire d'un amour édénique perdu qui perdure malgré les vicissitudes d'un quotidien médiocre, symbolisé par les déplacements en transports en commun, et dont le sens véritable n'est révélé qu'à l'issue d'un parcours initiatique.

● PRÉSENTÉ PAR DES ÉTUDIANTS AVEC F. CROUSLÉ

Quand passent les cigognes

Jeudi 9 décembre

Mikhaïl Kalatozov

URSS 1957 / 1h37

Photographie : Sergueï Oroussovski avec Tatiana Samoïlova, Alexeï Batalov, Vassili Merkouriev, Alexandre Chvorine

Boris et Veronika, deux jeunes moscovites, s'aiment d'amour fou. Lorsque l'Allemagne nazie envahit l'URSS en 1941, ils se séparent sans avoir pu se dire au revoir. Il s'engage et part sur le front de l'Est quand elle reste à Moscou, attendant impatiemment son retour. Pour que résonne l'hymne éternel de l'amour confronté à la cruauté du monde, la caméra de Sergueï Oroussovski déploie une virtuosité technique devenue légendaire d'audace, de liberté et d'originalité dans les mouvements et le montage. Palme d'or à Cannes en 1958, le mélodrame de Kalatozov, par sa manière subtile de rompre avec la propagande soviétique, connaît un succès international et devient, cinq ans après la mort de Staline, emblématique du cinéma du « dégel ».

● PRÉSENTÉ PAR DES ÉTUDIANTS AVEC J. AUCAGNE

Blade Runner

Jeudi 27 janvier

Ridley Scott
USA 1982 / 1h55

avec Harrison Ford, Rudger Hauer, Sean Young,
M. Emmet Walsh, Edward James Olmos

Los Angeles, 2019. Un groupe de replicants, des androïdes d'apparence humaine, échappé de la colonie où ils servent des humains ayant fui la Terre dévastée, cherchent à obtenir la désactivation de leur mise hors service programmée auprès de l'entreprise terrestre qui les a conçus. Rick Deckard (interprété par Harrison Ford), *blade runner* (policier des forces spéciales), a carte blanche pour les éliminer. Il lui faut pour cela enquêter pour s'assurer que ceux qu'il suspecte sont bien des androïdes et non des humains, tant leur apparence est proche de l'espèce humaine. Ce film américain d'anticipation dont l'intrigue est librement inspirée du roman *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* de P. K. Dick (1968), est une référence de la science-fiction et plus particulièrement du mouvement cyberpunk. Ces œuvres nourrissent la réflexion du sociologue radical Mike Davis dans *Au-delà de Blade Runner, Los Angeles et l'imagination du désastre* (1998).

● PRÉSENTÉ PAR DES ÉTUDIANTS AVEC C. DIDIER-FÈVRE

Achik Kerib, conte d'un poète amoureux

Jeudi 17 mars

Sergueï Paradjanov
URSS-Géorgie 1988 / 1h20

avec Youri Mgoian, Sofiko Tchiaourel, Ramaz
Tchkhikvadzé, Lévan Natrochvili

Paradjanov est considéré avec Tarkovski comme un grand auteur du cinéma de l'ère soviétique. Dans ce film il est question d'un poète caucasien du XVII^e siècle. Par le sujet (un genre littéraire peu quotidien) et par la forme (une bande couleur peu quotidienne) Paradjanov défend le lyrisme onirique ou, si l'on préfère, un *Inaction Dreamer*.

● PRÉSENTÉ PAR DES ÉTUDIANTS AVEC M. FODOR

CONTE d'*HIVER*

Éric Rohmer a placé *Conte d'hiver* sous le patronage de la romance éponyme de Shakespeare. C'est d'ailleurs en assistant à la tragi-comédie du barde de Stratford que Félicie prend conscience des raisons la poussant à refuser de refaire sa vie avec un autre que Charles. Mais Rohmer cite également deux autres penseurs : Platon et Pascal. La référence à Pascal est introduite par Loïc, son soupirant catholique. Selon lui, Félicie aime mieux parier pour un bonheur infini incertain que de se contenter d'une condition stable mais certainement médiocre. Plutôt une vie misérable habitée par l'espérance qu'un semblant de bonheur désabusé. Cependant, Félicie comprend ses propres choix à la lumière de ce qu'elle a retenu de la métempsychose platonicienne : dans une vie antérieure elle a pu aimer Loïc comme un frère ou un chien fidèle, mais c'est avec le seul Charles qu'elle a connu le bonheur parfait. Comment articuler les diverses grilles d'interprétation que Rohmer nous propose pour comprendre son film ?

En un sens, *Conte d'hiver* est un film d'esprit néo-platonicien : histoire d'une âme en exil dans le monde de la quotidienneté médiocre. Habitée par la nostalgie de l'innocence, elle veut faire retour à sa condition originelle supraterrrestre. D'un point de vue visuel, le film est dominé par des séquences de la vie quotidienne de couleurs ternes, à dominantes grisâtres, où alternent le jour pâle des hivers parisiens et les séquences nocturnes. Parmi ces dernières, un grand nombre de plans montrent les transports en commun : en train, métro, RER ou bus, l'héroïne est suivie dans tous ses déplacements, plongée dans une foule anonyme. Voilà

qui montre la médiocrité et l'instabilité de sa vie, puisqu'elle n'a pas de domicile propre et vit tantôt chez sa mère, tantôt chez l'un de ses deux soupirants, encombrée d'une petite fille qu'elle élève avec difficulté en jeune mère immature. Mais voilà aussi qui évoque l'errance d'une âme en peine, jamais chez elle nulle part, ayant parfois une réminiscence de sa condition originelle par le détour de l'art et de la philosophie. Telle est la condition de l'âme jetée dans le monde et habitée par la nostalgie du paradis perdu. Et telle est bien la condition de Félicie : elle aussi a connu un bonheur parfait, édénique, aujourd'hui perdu. Ce bonheur apparaît dans le prologue du film, baignant dans la lumière chaude de l'été morbihannais (pour le Corrèzien Rohmer, la Bretagne du Sud tient lieu de pays tropical), où les scènes de nudité des deux amants, exceptionnelles chez ce cinéaste, rappellent l'innocence première. Autre séquence dont la luminosité chaude et les couleurs saturées tranchent sur le reste du film : la scène finale de la pièce de Shakespeare ; le théâtre est un autre monde (cf. « All the world's a stage » dans *As you like it*), un monde parfait, monde intelligible dont la quotidienneté est une pâle imitation. Telle est du moins la vision du monde néo-platonicienne qui traverse le théâtre de Shakespeare. Aussi celle-ci dévoile-t-elle à Félicie la vérité de sa condition : celle d'une âme en exil en ce bas monde, à la recherche d'un amour plus fort que la mort, âme à laquelle seuls la foi au miracle ou les artifices de l'art pourraient procurer le salut.

Mais cette interprétation néo-platonicienne se double d'une autre interprétation, pascalienne et chrétienne. Cette fois-ci, c'est la bande-son qui nous fournit des clefs d'interprétation. Alors que Rohmer n'emploie presque jamais de musique expressive, il fait exception ici : la mélodie jouée au piano qui accompagnait les séquences de l'été édénique se fait entendre à nouveau dans la cathédrale de Nevers quand Félicie fait le vœu de renoncer à tout autre amant que Charles. Puis, sur la scène de la pièce de Shakespeare, quand Dame Paulina demande de faire acte de foi pour que s'accomplisse un miracle, elle accompagne, jouée à la flûte, les incantations qui raniment la statue de la reine. La mélodie bénit donc l'amour naissant, réveille l'espérance auprès de l'âme en détresse et accomplit des miracles pour la mener à sa béatitude. Elle symbolise la grâce qui se rend sensible au cœur pour faire grandir en lui la foi et l'espérance. On retrouve ici une thématique chère à Rohmer, particulièrement perceptible dans son premier film, *Le Signe du Lion*, et son chef d'œuvre, *Le Rayon vert* : loin d'être absurdes, nos existences réalisent un dessein providentiel dont le sens se dévoilera seulement au terme de douloureuses pérégrinations qui auront purifié notre personnalité. Cette révélation ultime se livre ici dans les « pleurs de joie » de Félicie et de sa fille, qui font écho au *Mémorial* de Pascal. Chercher un amour parfait toujours et partout, telle aura été la quête du Graal de Félicie, thème cher à l'auteur de *Perceval le Gallois*.

Néanmoins, on ne saurait réduire cette œuvre de Rohmer à une allégorie univoque. En effet, à la fin de l'histoire, le soupirent catholique est évincé, comme si la lecture pascalienne du film n'en était qu'une parmi d'autres. Mieux, le miracle final revêt toutes les apparences d'un *deus ex machina* que le spectateur

peut accueillir avec une réserve sceptique. Ainsi, les retrouvailles avec Charles frôlent la catastrophe : que penser de la sincérité d'un homme qui enlace une femme et déclare quelques instants plus tard à une autre que la première n'est qu'une amie parmi d'autres ? Les « marins », pour reprendre le surnom donné à Charles, n'ont-ils pas la réputation d'avoir une épouse dans chaque port ? De même, on ignore si les larmes de la petite Élise signifient la joie de retrouver son père ou le pressentiment d'un malheur futur, à moins qu'il ne s'agisse simplement du désarroi de voir le dieu de ses rêves se montrer sous l'apparence d'un homme ordinaire dans la grisaille permanente d'une quotidienneté médiocre. Charles est toujours séduisant, mais il a pris « un peu de ventre ». S'il renoue avec Félicie, c'est moins parce qu'elle serait le grand amour de sa vie que parce que les autres aventures sentimentales qu'il a connues depuis leur séparation l'ont laissé insatisfait. Aussi le film ne se termine-t-il pas sur une séquence triomphale, mais sur les plans d'une famille célébrant le nouvel an dans un intérieur suintant l'esprit petit-bourgeois : la banalité du quotidien a repris ses droits.

Faut-il en déduire, en termes platoniciens, que le grand amour de Félicie pour Charles était un idéal de l'imagination qui ne pouvait que la décevoir s'il venait à s'incarner ? Ou bien peut-on croire, mû par la foi chrétienne, que le quotidien peut être investi de la présence réelle d'une grâce infinie au cœur de notre finitude ? Le salut reste-t-il dans un au-delà inaccessible ou bien peut-il habiter l'ici-bas comme le prétend la religion de l'incarnation ? Rohmer laisse le spectateur tirer ses propres conclusions.

● FRÉDÉRIC CROUSLÉ

THÉÂTRE

Représentations 2021-2022

Mardi 5 octobre

à 20h au TNP (Grand théâtre), durée : 1h50

Harvey

Mary Chase

Mardi 14 décembre

(uniquement pour les secondes)

à 20h au théâtre de l'IRIS, durée : 1h20

L'École des femmes

Molière

Vendredi 17 décembre

à 20h au TNP (Grand théâtre), durée : 1h50

La Seconde surprise de l'amour

Marivaux

Vendredi 7 janvier

(uniquement pour les premières et terminales)

à 20h au théâtre de l'IRIS, durée : 1h00

La Casa de Bernarda Alba

Federico Garcia Lorca

Dimanche 13 mars

à 15h30 au TNP (Grand théâtre), durée : 2h10

Tartuffe

Molière

Samedi 14 mai

à 20h au TNP (Grand théâtre), durée : 2h00

Il Tartufo

Molière (traduit en italien) avec le Teatro di Napoli

Uniquement pour les terminales un spectacle supplémentaire sera proposé en cours d'année.

Ce programme de représentations est celui des lycéens de l'option théâtre à Saint-Paul. Cette option s'organise par niveau et en deux temps : 1h de cours théorique et 2h de pratique (atelier). La présence aux ateliers, aux cours et aux spectacles est obligatoire.

● CLAIRE JOUNIN



Cyrano de Bergerac joué par des élèves de seconde.

OPÉRATIONS

« éco-délégués »

Sur le site de La Solitude, depuis la rentrée scolaire 2020, des collégiens se mobilisent pour apprendre à vivre autrement, de façon plus « durable », en adoptant les bons gestes dans leur quotidien. C'est ainsi que trois opérations ont été mises en place de la 5^e à la 3^e :

- récupération des bouchons en plastique en soutien à l'association Handi'Chiens
- pesée des déchets alimentaires dans le but d'éviter le gaspillage
- recyclage du papier et du carton

Cette année, des élèves, M. Kiry, professeur de sciences-physiques, des éducateurs et Mme Dumont, préfet en 5^e-4^e, souhaitent réactiver ces opérations.

Ainsi, plusieurs collégiens de 4^e : V. Bersihand (4¹) ; E. Fougerolle et I. Perrot (4²) ; E-D. Issola Gouater et A. Tettetal (4³) ; K. Naas, D. Jabbo, H. Lavirotte et B. Cazenave (4⁵) ; M. Courtia-Merle, B. Besson et C. Vadeau-Ducher (4⁹) se sont proposés pour être les « ambassadeurs bouchons ». Ils vont être amenés à rencontrer les autres jeunes du site pour leur présenter cette collecte et ses enjeux. D'autres adolescents de 5^e, 4^e et 3^e sont invités à les rejoindre. Notre ambition, pour cette année, est de mobiliser encore plus d'élèves et de dépasser les cent dix kilos de bouchons récoltés l'année dernière.

M. Cayon-Gayère, assistant technique pour la restauration à Sainte-Marie, quant à lui, va remettre en place la pesée des

déchets alimentaires ; une première date étalon est fixée début décembre. Des pesées régulières seront ensuite réalisées et nous souhaitons avoisiner les résultats encourageants de ces dernières années : environ 16 g. de déchets alimentaires seulement par élève (primaire, 6^e et 5^e). Des « ambassadeurs anti-gaspi », reconnaissables à leur chasuble de couleur, seront présents à la cantine et positionnés au point de débarrassage, alors que d'autres passeront de table en table pour expliquer à leurs camarades l'intérêt d'une telle démarche et essayer de leur faire prendre conscience qu'il est possible de manger à sa faim tout en étant responsables.

À l'exemple de J. Bonnard, élève de 5⁹, d'autres élèves sont invités à rejoindre le projet pour devenir à leur tour « ambassadeurs papiers » et permettre une valorisation du papier usagé du site de La Solitude. Ce recyclage est encadré par Julien Vincent, chef des travaux de Sainte-Marie, et son équipe. La collecte des papiers se fait à la menuiserie du collège.

Ces délégués impliqués en tant qu'ambassadeurs forment l'équipe des « éco-délégués » de La Solitude. Pour étendre ces actions et approfondir la réflexion et l'engagement de tous à un comportement plus écoresponsable, les élèves, les professeurs et les acteurs de l'établissement sont invités à venir nous rejoindre et à proposer de nouveaux projets.

● **ISABELLE DUMONT**

TROIS POULES à l'*ÉCOLE*

L'introduction d'un poulailler à La Verpillière est le fruit d'un travail de longue haleine. Conçu dans le cadre du projet Erasmus+ sur l'éco-citoyenneté, avec comme axe particulier : le recyclage des déchets, ce projet a suscité une réflexion avec les élèves sur les déchets alimentaires produits par la cantine, la provenance de ce que l'on mange et l'importance des animaux qui nous entourent. Malgré les difficultés présentées par la pandémie Covid, cette initiative a permis une collaboration joyeuse entre lycéens, professeurs, personnel d'entretien et parents. Commencé il y a deux ans, il est passé par le traçage d'une parcelle, puis la construction d'un poulailler à partir de matériaux recyclés. Ensuite, il a fallu abattre un gros arbre mort, défricher le terrain et clôturer l'enclos de plus de 100 m². Un cabanon pour stocker le grain et les outils de notre potager est venu compléter les installations. Enfin, trois poules ont été introduites mercredi 13 octobre. On leur donne quelques déchets alimentaires et, en guise de remerciement, elles se sont déjà mises à pondre. Les classes de 3^e, qui doivent voter sur le nom à donner à chaque poule, gèrent à tour de rôle le nettoyage et relèvent les œufs.

Un grand merci à M. Philippe Galibert, père d'élève, pour son expertise et le temps passé avec les professeurs et les élèves.

● ANTONY SCHOOLING





L'équipe « poulailler »

De g. à dr. : Ph. Kubler T², Ch. Gachet T³, Y. Echcherki T³,
Z. Demange T², P. Bonacci T³, G. Nsembani (entretien),
E. Blache, B. Applagnat-Tartet, H. Salomon (professeures),
Ph. Galibert (parent), D. Cornuez (entretien).

ESPRIT d'*ENTREPRENDRE*

Du 5 au 11 mai dernier, les parents d'élèves de La Verpillière se sont mobilisés pour offrir aux enseignants du lycée et à leurs élèves des rencontres avec les acteurs du monde de l'entreprise.

Avant de créer des entreprises, il faut créer des entrepreneurs, ou en tout cas susciter des vocations. C'était l'idée de cette séquence qui voulait offrir des contacts et des témoignages concrets pour donner aux élèves de seconde et de terminale l'envie d'entreprendre, d'être acteurs. Grâce aux interventions proposées, ceux-ci ont découvert qu'entreprendre, ce n'est pas seulement créer une entreprise, c'est aussi et surtout développer un état d'esprit fait d'initiative, de détermination, d'anticipation et d'audace. Ainsi pendant une semaine, des managers, créateurs et patrons passionnés se sont rendus disponibles pour eux : Jean-Philippe Fusier (président de MTB Group), Sophie Sidos (présidente de la Fondation Louis Vicat), Pierre Olivier Boyer (directeur des partenariats stratégiques Vicat), Tony Bloquet (gérant Agences Alony-Arthurimmo), Marine de Linage (directrice de l'entreprise de restauration Prestal), Tania Venet (co-fondatrice de l'épicerie sociale et solidaire Epicestbon), Cédric Brechon (directeur des agences lyonnaises Repairstores), Jean-Alexandre Baghdiguan (créateur de la marque Au Bonheur des Dames), Laetitia Gill (dirigeante de Arthur Gill RH) et Thiébaud Tardy (fondateur du Restaurant Chez Mémé)...

La qualité des échanges, particulièrement riches et soutenus, et la simplicité des interventions ont facilité l'intérêt des élèves. Beaucoup de questions ont été posées, des plus basiques : « Quelles qualités faut-il pour entreprendre ? Comment se lancer quand on n'y connaît rien ? »... aux plus concrètes : « Est-on obligé de travailler jour et nuit pour créer sa boîte ? Est-ce compatible avec la vie de famille ? »... et aux plus engagées : « Peut-on donner un sens solidaire et social à son projet ? »

Donner un sens à sa vie, être utile, exister : les chefs d'entreprise invités ont revisité quelques idées reçues, et leurs témoignages, à travers leurs parcours, ont interpellé les élèves ... « Tout le monde ne peut pas devenir entrepreneur, mais chacun devrait en avoir la possibilité », « entreprendre exige une capacité de travail, un produit adapté à un marché, une bonne équipe... et parfois un peu de chance... ». « Ce qui compte, c'est d'être là, une seconde avant les autres », « de ne pas perdre de temps à faire semblant de travailler ». « Faire des études, même si elles ne sont pas longues, c'est se prendre en main pour réussir professionnellement ».

Beaucoup d'entrepreneurs se lancent pour gagner de l'argent. En 2020, le nombre total de créations d'entreprises en France a atteint un nouveau record avec 848 200 créations, soit 4% de plus qu'en 2019, et ce malgré la crise sanitaire liée à la pandémie du Covid19. Mais une grande partie d'entre eux, surtout les millennials, voient dans cette vocation une sorte d'activisme. Aujourd'hui de nombreux jeunes se lancent d'abord

dans l'entrepreneuriat social, parce qu'ils y trouvent un sens, une finalité. Et cela influence aussi la génération de leurs aînés. Un thème largement abordé lors de la projection-débat du 5 mai avec la collaboration du CFRT (Comité Français de Radio Télévision), qui a, là aussi, bousculé le public.

Les élèves, sollicités pour s'impliquer dans l'animation des débats, s'occuper de la communication et participer à l'organisation, ont tout de suite accepté d'aider les parents en charge de la manifestation. Pour former une équipe efficace et mobilisée, avec cœur et talent. Semaine utile donc. Aux lycéens soucieux de leur avenir, elle a donné l'occasion de découvrir le monde de l'entreprise et ses multiples facettes. Les entrepreneurs, de leur côté, ont montré, à travers leurs propres expériences professionnelles, que les études offraient un ensemble d'outils nécessaires au développement de la culture d'entreprendre.

Rendez-vous en avril-mai 2022 pour la seconde édition de cette semaine consacrée à l'entrepreneuriat.

● **IRÈNE OBER**, PARENT A.P.E.

À BLOB TOUTE !

C'est avec une grande excitation au début de l'été dernier que le lycée Sainte-Marie Lyon, site de La Verpillière, a appris la nouvelle ! L'établissement avait été sélectionné pour participer à l'étude d'un organisme hors du commun : le blob. Celui-ci surprend sur bien des plans : capacités d'habituation, une forme d'apprentissage et de mémorisation, faculté de régénération, résolution de labyrinthes complexes ! Depuis sa découverte aux États-Unis en 1973, il fascine les scientifiques car il se développe en formant des réseaux de veines de manière si optimale qu'il dépasse certaines prouesses technologiques humaines ! Mais, en fait...c'est quoi un blob ? À première vue, cet organisme s'apparente à une masse amorphe, de couleur jaunâtre la plupart du temps. Son vrai nom est *Physarum Polycephalum* : plutôt compliqué à prononcer ! Audrey Dussoutour, éthologiste et chargée de recherche au CNRS, est la spécialiste du blob. C'est elle qui lui a donné son nom simple, parlant et amusant, qui vient en fait d'un film de science-fiction des années 50 dans lequel un extra-terrestre envahit la Terre et engloutit la population. Bien heureusement, le blob que nous étudions est inoffensif ! Un visiteur extérieur pourrait le comparer à une sorte de pâte informe qui se déplace à l'aide de ses prolongements cytoplasmiques, appelés pseudopodes...Car le blob, cellule unique, a des milliers de noyaux capables de se diviser de multiples fois jusqu'à atteindre une taille largement observable pour l'œil humain (au labo, il peut atteindre jusqu'à 10 m²).

Longtemps on a cru que Physarum était un champignon ou un végétal. En fait il n'est ni l'un ni l'autre tout en empruntant des caractéristiques à ces deux règnes du vivant.

Ce projet d'étude s'inscrit dans le cadre de la Mission Alpha de l'astronaute français Thomas Pesquet pendant son séjour dans la Station Spatiale Internationale. Il se classe parmi l'une des dizaines d'expériences proposées par l'ESA (Agence Spatiale Européenne) pour observer les effets de la micropesanteur sur les processus physiques et biologiques. En participant ainsi au projet « #Elevetonblob » l'établissement réalise des expérimentations sur cet organisme. De son côté l'astronaute effectue les mêmes expériences et l'objectif est de comparer les résultats.

Le projet englobe (enblobe...) tous les niveaux, du primaire au lycée. En terminale, un groupe d'élèves a d'abord imaginé, puis fabriqué et programmé une « blob box » pour l'acquisition des images de notre blob en mouvement (il peut en effet se déplacer jusqu'à une vitesse maximale d'environ 4cm/heure). Ces élèves ont confectionné plusieurs prototypes, puis les ont soumis à l'expérience pour vérifier leur fiabilité quant à la netteté des images, la luminosité, l'aseptisation du milieu. Ils ont alors pris conscience de la multitude de paramètres à prendre en compte et des difficultés de réalisation, mais ils s'en sont bien sortis et la « blob box » fonctionne désormais à merveille ! Dans les enseignements optionnels, « Biotechnologies » ou « Sciences et Laboratoire », d'autres lycéens ont réalisé différentes expériences sur le blob visant à montrer ses préférences nutritionnelles, ses résolutions optimales de labyrinthes et de pièges en U... Collégiens et élèves de primaire vont en profiter pour en apprendre plus sur les propriétés merveilleuses du vivant, car les élèves

de seconde vont leur présenter le blob et les résultats de leurs expériences. Pour nous tous, élèves mais aussi professeurs, cela a été l'occasion d'éveiller notre curiosité, de développer l'attrait pour une démarche scientifique rigoureuse et ... amusante !

● **ENZO NUNES-ZUCCARELLO**, T³ LA VERPILLIÈRE
BÉNÉDICTE APPLAGNAT-TARTET





Ce projet de Sciences participatives a été l'occasion de travailler autrement avec les collègues d'autres disciplines (PC, SNT, Techno...) que je remercie vivement au passage ! Un grand merci aussi à Antoinette Paret, notre préparatrice et aux collègues qui ont accepté de voir leur espace et leur paillasse occupés par les « blobbeurs ». Le travail n'est pas fini : nous devons traiter environ 4 X 1000 photos avec un logiciel spécifique pour comparer de manière rigoureuse nos résultats avec ceux de Thomas Pesquet, pour permettre à Audrey Dussutour d'écrire un article scientifique. Voici le site internet pour suivre nos aventures blobbesques : <https://blobby-marie.fr> et notre compte Instagram : blobbymarie !

● **BÉNÉDICTE APPLAGNAT-TARTET**

OLYMPIADES de GÉO

Avec les prépas littéraires, nous avons participé l'année passée au Prix du Livre de géographie des lycéens et étudiants de CPGE organisé par le Festival International de Géographie qui se tient tous les ans à Saint-Dié-des-Vosges. Il s'agissait de lire cinq ouvrages¹ et de désigner celui qui méritait de remporter le prix. Les élèves devaient également rédiger une critique de l'ouvrage qu'ils avaient élu. En voici un extrait. CATHERINE DIDIER-FÈVRE



ST-DIÉ-DES-VOSGES

2021



Dans le cadre de la compétition du FIG (Festival International de Géographie), *Ho Chi Minh* a fait un faux départ. Puis le *Petit manuel* est parti en trombe avant de se faire distancer par les *Ouïghours*. Enfin, le poids plumes camarguais, alors qu'il volait vers la victoire, s'est fait barrer la route par Stéphane, le teichopoliticien rémois, sur la photo-finish. Son sacre s'explique par son aptitude à faire consensus auprès du public local de lecteurs.

Ce livre de géopolitique, *Frontières de fer*, englobe les thématiques contemporaines et se distingue par sa forte résonance avec l'actualité liée à la crise sanitaire, phénomène réveillant la notion de frontière à travers le monde et ce à toutes les échelles. Stéphane Rosière fait réapparaître les frontières jusqu'ici invisibles dans une langue rendant la compréhension de son propos accessible à tous les jeunes lycéens désireux de comprendre le monde dans lequel ils vivent. Loin d'épouser les traditionnelles opinions sur une mondialisation dense, inévitable, voire salvatrice, l'auteur, par un effort d'apport conceptuel et notionnel (teichopolitique, teichoéconomie, kinétophobie ou encore la « xénophobie business »), propose une démarche critique en établissant une typologie des frontières barriérisées.

Aux antipodes d'une réflexion théorique, cet ouvrage fait voyager son lecteur à travers les régions du monde par des exemples multiscalaires, abordant à la fois les enjeux géopolitiques internationaux, aussi bien que le fonctionnement matériel et technologique de ces murs. Pour intéresser son public, le challenger ne s'attarde pas seulement sur les frontières célèbres (celles de Trump et de Netanyahu), mais fait découvrir les cloisons plus discrètes mais non moins sanglantes, comme celles slovaquo-ukrainienne, indo-pakistanaise ou bien celles du Moyen-Orient.

Sa fine analyse permet de contenir le cas des Ouïghours, victimes de sinisation, thème que l'auteur du livre *Voyage au Pays des Ouïghours*, Sylvie Lasserre, aborde d'un point de vue plus journalistique et militant, mais aussi le cas du conflit israélo-palestinien embrasant l'actualité.

Après une approche géohistorique passionnante, il met en évidence le lien de causalité entre richesse et barriérisation, entre capitalisme et protection, à travers la notion de « civilianisation ». Il montre que les plus riches, bénéficiaires de la mondialisation, construisent eux-mêmes des murs antimobilitaires, comme ceux entre le Kenya et la Somalie. En cela, il rejoint l'oeuvre de Renaud Duterme, *Petit manuel pour une géographie de combat*, en donnant un relief plus analytique des réalités locales, et moins systématique (et moins engagé). Par son approche plus globale et son écriture plus concise et synthétique, l'oeuvre de Stéphane Rosière a envoyé dans les cordes Marie Gibert-Flutre, battue en raison de l'exhaustivité et de la profusion chiffrée de sa thèse *Les envers de la métropolisation, Les ruelles de Hô Chi Minh Ville, Vietnam*.

L'ouvrage de Rosière, grâce à son format ergonomique et ses nombreuses cartes illustratives et simplifiées, se révèle indispensable à la compréhension du thème de la spécialité géopolitique des classes de première, « Étudier les divisions politiques du monde : les frontières ». Par sa pluridisciplinarité, il permet à la fois de préparer les étudiants au concours de l'ENS Lyon 2021 en géographie, « Populations et inégalités dans le monde », et de susciter la curiosité de tout étudiant intéressé par la géopolitique contemporaine.

Cet ouvrage essentiel permet une prise de conscience sur l'actuelle, mais non moins universelle, complexité des relations inter-étatiques. Fidèle aux réalités locales, il en tire un propos général et pourtant rigoureux, donnant à la géographie ses

véritables lettres de noblesse. Malgré leur défaite, seuls les flamants roses chers à Raphaël Mathevet et à Arnaud Béchet outrepassent cette logique de cloisonnement.

● **M. CARPIER, L.-M. DESRAMÉ, L. VACHER, HK**
G. DE ROMRÉE, V. WOITRAIN, KH
M. EMIN, J. GOUNOT, T



¹ Classement des cinq ouvrages en compétition :

- ① Stéphane Rosière, *Frontières de fer, le cloisonnement du monde*
- ② Sylvie Lasserre, *Voyage au pays des Ouïghours, de la persécution invisible à l'enfer orwellien*
- ③ Raphaël Mathevet et Arnaud Béchet, *Politiques du flamant rose, vers une écologie du sauvage*
- ④ Renaud Duterme, *Petit manuel pour une géographie de combat*
- ⑤ Marie Gibert-Flutre, *Les envers de la métropolisation, Les ruelles d'Hô Chi Minh Ville, Vietnam*

*Matin d'automne,
cour de première,
Saint-Paul*

Concours photo 2020-2021
Lauréat ANTOINE PASTRE 2⁷

LE POST-

Bright space(s)

Exposition du 7 au 16 décembre 2021

En résonance avec la Fête des Lumières

L'exposition présentée dans les jardins de MADE *iN* et dans l'espace d'exposition LE POST- réunit une double production : celle d'Éva Mutin, ex-étudiante en classe préparatoire art et design dans notre établissement, et celle des étudiants actuels des classes préparatoires. Éva Mutin installe quatre pièces lumineuses rétro-éclairées dans les jardins. Constituées de structures métalliques recouvertes de surfaces souples (de différents degrés d'opacité) elles jalonnent l'espace de façon énigmatique au milieu de l'obscurité. Réceptacles de la matière lumineuse, les pièces ne sont visibles que la nuit, convoquant des connotations diverses : le mythe de la forêt, qui recèle des entités magiques, l'étoile-signal qui guide les visiteurs vers le lieu de l'exposition comme dans le récit de la tradition biblique.

LE POST- propose une série de structures architecturales rétro-éclairées réalisées par les étudiants (cf. photo, page suivante). Ces projets marquent les limites incertaines de l'intérieur et de l'extérieur pour définir, par la lumière, un volume. L'ensemble des pièces présentées invite à une lecture renouvelée de l'espace, de l'habitat et de l'architecture.

● CÉSAR RAMIREZ



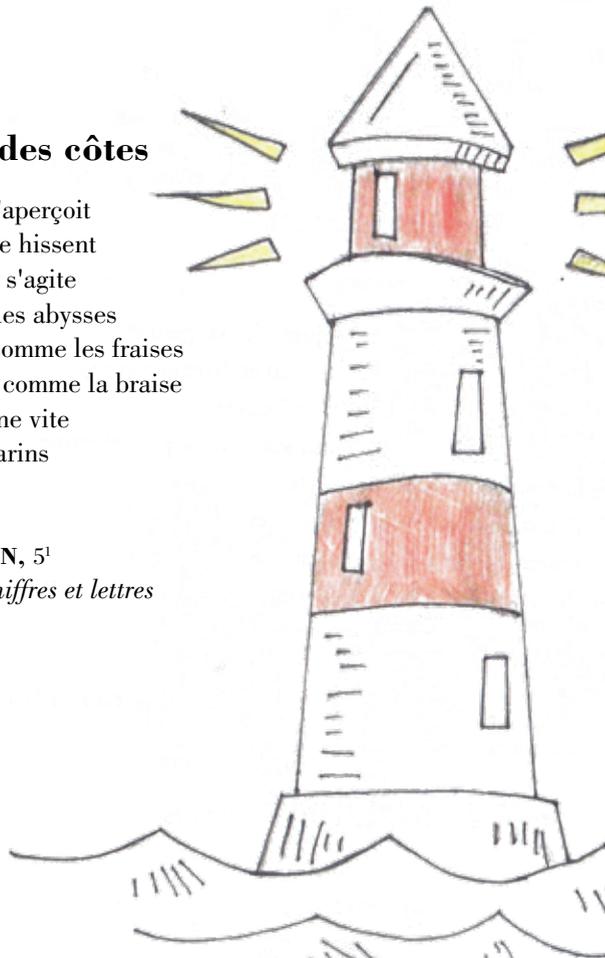
Les élèves des classes de 5¹ et 5⁵ de La Verpillière, sous la conduite de leur professeur Audrey Gaydamour, ont réuni leurs poèmes et dessins dans deux publications parues en juin 2021. En voici deux extraits.

Le gardien des côtes

1, 2, 3 quand on l'aperçoit
 4, 5, 6 les voiles se hissent
 7, 8 quand la mer s'agite
 9, 10 pour éviter les abysses
 11, 12, 13 rouge comme les fraises
 14, 15, 16 éclaire comme la braise
 17, 18 se contourne vite
 19, 20 ami des marins

● ENZO GRONDIN, 5¹

Forme choisie : chiffres et lettres



Mes lunettes

Rondes, en métal, couleur prune, pointe d'or,
 En verre étincelant, scintillant, lumineux,
 Posées sur mon nez, elles soulagent mes yeux,
 Leurs fines branches dorées sont un bon support.

Sur ma table de nuit je les range le soir,
 Me quittant quelques heures, pour un heureux rêve.
 Dès l'éveil le matin, c'est la fin de la trêve,
 Je les mets sur mon nez, pour le jour mieux y voir.

Si par malheur elles cassent, je suis en cage,
 Et la vie se transforme en une vague image,
 La floue réalité me fait tourner la tête.

Si leur rôle est tenu, la joie de vivre abonde,
 Je vois tous les détails de la beauté du monde,
 Triste est la vie, sans elles : ce sont mes lunettes !

● LOUISE VERMEIL, 5⁵

Forme choisie : sonnet



*Au fil de l'art,
d'un bout à l'autre*

Exposition dans les jardins de La Verpillière
des productions réalisées par les élèves
en arts plastiques, juin 2021

CLASSES *SUPÉRIEURES*

LYON/SAINT-PAUL

Après une année 2020 au cours de laquelle nos étudiants avaient dû s'adapter à une modification de leur rythme d'étude et des modalités des concours, la promotion 2021 a pu bénéficier d'une situation plus classique. Il ne faut pas oublier néanmoins qu'elle avait découvert l'enseignement supérieur dans des conditions qu'elle a su affronter. Les résultats qui suivent sont l'expression tant de la détermination des étudiants que de l'accompagnement rigoureux des professeurs. Les défis relevés font espérer qu'ils sauront dans la suite de leur parcours manifester ces qualités dans les différents postes qu'ils occuperont.

Résultats

● En classe préparatoire littéraire : 38 élèves

Au concours de l'ENS Lyon :

Sous-admissibles * : 22 / Admissible : 1 / Admis : 1

ENS ULM :

Admissibles : 2 / Admis : 1

ÉCOLE DU LOUVRE :

Admise : 1

● En classe préparatoire commerce : 65 élèves

Option scientifique :
35 élèves

*AUDENCIA
Business School* 1

*EDHEC
Business School* 7

*emlyon
Business school* 5

ESCP 1

ESSEC 6

HEC Paris 13

*SKEMA
Business school* 2

Option économique :
29 élèves

*EDHEC
Business School* 5

*emlyon
Business school* 2

ESCP Europe 4

ESSEC 4

*GEM
Ecole de management* .. 1

HEC Paris 9

*NEOMA
Business School* 1

*SKEMA
Business School* 3

● VINCENT GUIGARD

* Par la sous-admissibilité au concours, les élèves se voient attribuer les 120 crédits ects validant d'office leurs deux années de classe préparatoire, quel que soit leur niveau durant ces dernières.

LYON/MADE *iN*

Pôle Art&Design

Admissions

● En classe préparatoire Architecture :

École supérieure d'architecture de Paris : 1
 École nationale supérieure d'architecture de Clermont-Ferrand : 4
 École nationale supérieure d'architecture de Nancy : 3
 École nationale supérieure d'architecture Paris Val de Seine : 1
 École nationale supérieure d'architecture de Lyon : 1
 École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne : 2
 École nationale supérieure d'architecture Paris La Villette : 1
 Université Libre de Bruxelles – Belgique : 1

● En classe préparatoire Art et design et préparatoire Design :

DNMADE (majeure espace) La Martinière – Lyon : 1
 École supérieure d'art de Rennes : 1
 École nationale supérieure des Arts décoratifs de Strasbourg
 (La Hear) : 1
 École supérieure d'art de Brest : 1
 École supérieure d'art de Nice : 1
 École supérieure d'art de l'Agglomération d'Annecy : 3
 École supérieure d'art de Lorient : 1
 École supérieure d'art de Quimper : 1
 École supérieure d'art et design de Saint-Étienne : 1

École supérieure d'art d'Aix-en-Provence : 2

École supérieure d'art de Toulon : 1

École supérieure d'art de Reims : 1

STRATE, école de design – Lyon (intégration en année 2) : 2

École Bellecour – Lyon (intégration en année 2) : 2

École de Condé – Lyon et Paris (intégration en année 2) : 2

École CREAD – Lyon (intégration en année 2) : 1

● En Bachelor Communication et Création Numérique

Université Lyon III : Master Audiovisuel, médias interactifs
 numériques, jeux, nouvelles écritures : 1

Université de Montréal (UDEM) : DESS (Master 1) Arts,
 Création & Technologies : 1

Université du Québec à Montréal (UQAM) : Maîtrise
 (Master) Communication mention recherche-crédation
 média expérimental : 1

EFAP : Mastère Communication et gestion de projets
 événementiel : 1

ISCOM : Mastère Communication Digitale : 1

Sciences U : Mastère en alternance Communication
 des entreprises et des organisations : 1

Vie professionnelle : 5

Service civique : Chargée de communication
 au « 59 Rivoli » (lieu d'exposition) : 1

Année de césure : 5 (Reprise de cours)

Pôle Management

Admissions

● BTS Comptabilité Gestion

<i>LSG MADE iN</i>	13
<i>BMI MADE iN</i>	4
<i>Licence MSH Chartreux</i>	2
<i>DCG</i>	3
<i>Bachelors (ESSCA, INSEEC, IFAG...)</i>	7
<i>KEDGE PGE</i>	1
<i>Licence universitaire (Lyon II, Lille)</i>	1
<i>VATEL</i>	1
<i>Bachelor 3A</i>	1

● BTS Commerce International

<i>LSG MADE iN</i>	4
<i>BEMD MADE iN</i>	4
<i>Licence universitaire (Lyon I & III)</i>	3
<i>ATS les Chartreux</i>	2
<i>Bachelors (INSEEC, ESDES, IMSL...)</i>	10
<i>BBA KEDGE :</i>	1
<i>L2 Droit</i>	1
<i>Prépa Entertainment Bellecour Ecole</i>	1
<i>Césure</i>	5

● Licence en Sciences de Gestion / Bachelor Européen Management et Développement / Bachelor Management et Innovation

Les étudiants ont été admis soit en PGE, Programme Grande Ecole, soit en master.

<i>HEC</i>	1 (master)	<i>IAE Lyon</i>	10
<i>ESCP</i>	5 (master)	<i>IAE Aix</i>	2
<i>EDHEC</i>	2 (PGE)	<i>IAE Lille</i>	3
<i>emlyon Business School...</i>	5 (PGE)	<i>IAE Paris</i>	2
<i>SKEMA</i> ..	15 (PGE) 1 (master)	<i>Autres Masters : ESADE (Espagne), Paris Sorbonne, etc</i>	7
<i>GEM</i>	16 (PGE) 1 (master)		
<i>KEDGE</i> ..	20 (PGE) 1 (master)		
<i>IESEG</i>	2 (master)		
<i>NEOMA</i> ..	18 (PGE) 1 (master)		
<i>AUDENCIA</i>	19 (PGE)		
<i>Montpellier BS</i>	9 (PGE)		
<i>Rennes School of Business</i>	10 (PGE)		
<i>Toulouse Business School</i>	11 (PGE)		

● DOMINIQUE LE MEUR



CROSS 2021

Une 4^e édition très attendue ! Après un cross pluvieux en 2019, puis annulé l'année dernière, celui de 2021 a tenu toutes ses promesses. Les appréhensions de certains de nos collégiens ont rapidement laissé place au plaisir de courir seuls ou ensemble, sur les sentiers très vallonnés de La Solitude. Alors que les plus entraînés ont terminé les deux boucles en moins de dix minutes, d'autres, plus prudents, avaient pour seul objectif de franchir la ligne d'arrivée. Bravo à tous les coureurs pour leur engagement lors de ce cross attendu et réussi !

Rappel des distances : 1870 m (6^e - 5^e filles), 2230 m (6^e - 5^e garçons / 4^e - 3^e filles), 2480 m (4^e - 3^e garçons).

● L'ÉQUIPE DE PROFESSEURS D'EPS



IN MEMORIAM
LYON
LA VERPILLIÈRE
MEYZIEU
CARNET

nou
vel.
les

XAVIER LACROIX



Philosophe, théologien de la famille, écrivain, membre du Comité consultatif national d'éthique entre 2008 et 2016, Xavier Lacroix est décédé le mardi 29 juin, à l'âge de 73 ans.

Un témoignage¹

Le grand silence avait enveloppé l'abbaye des Dombes où, jeune professeur de philosophie, je faisais une retraite. Je marchais sous la nuit étoilée pour regagner ma chambre. Je me sentais comme aspiré par la verticalité du ciel et habité par un intense désir de me fondre en cette obscurité pour rejoindre le Père qui m'attendait.

La foi brûlante de mon père me semble parfois être passée dans mes veines. À 18 ans, je suis entré chez les Pères maristes, dont j'avais tant reçu, identifiant mon amour de l'Église à une vocation religieuse. L'année suivante, en mai 1968, j'étudiais la philosophie à la faculté d'État. Autour du 13 mai, j'ai connu la première nuit blanche de mon existence. Je sentais qu'un monde s'effondrait et, en même temps, grandissait dans mon cœur l'intuition que suivre le Christ passait pour moi par une vie laïque.

Après cette brève expérience, je suis devenu dès 22 ans professeur de philosophie. Cette activité me rendait heureux car elle me permettait de donner le meilleur de moi-même. Pourtant, planait sur ce bonheur la nostalgie du cloître. Nostalgie néfaste dans la mesure où l'aspiration au silence et à la solitude était teintée d'une certaine fuite du monde. J'ai trouvé le sens de l'incarnation en rencontrant celle qui allait devenir mon épouse.

Dans l'amour, joie et souffrance sont liées

Philosophe de métier, j'ai repris à 30 ans des études de théologie. J'avais l'impression que mon intelligence se déployait pleinement en approchant le mystère de la Trinité. Ce qui me passionnait par-dessus tout était le témoignage des mystiques qui relataient ces vérités de foi comme des réalités spirituelles. Je pensais me consacrer pleinement à leur étude lorsqu'en 1986 le doyen de la Faculté de théologie de Lyon m'a demandé de me spécialiser dans la théologie morale. Ce nouveau champ de recherche a suscité

une profonde unification de mon existence. Vie intellectuelle, vie de foi et vie de famille ont dès lors convergé et se sont fécondées.

Le mariage est la grande expérience de ma vie. Ma vie de couple et ma vie de famille ont été le lieu de grandes joies et de bonheurs sensibles, à commencer par l'arrivée des enfants. En même temps, selon une formule qui est d'actualité ces jours-ci, « le mariage est une pâque », ce qui veut dire un passage. Dans l'amour, joie et souffrance sont liées.

Car il se heurte toujours à la distance qui sépare les êtres, aux limites de l'autre et à nos propres limites. Mais en même temps il nous aide à quitter la prison que constitue notre ego pour nous ouvrir au dynamisme d'une vie plus grande, plus belle, plus vraie. Le mariage est comme une clôture. C'est un lieu où l'on consent à une limite, en acceptant de donner la priorité à une personne singulière. Ce n'est qu'au sein de ce lieu limité que peut être reçu l'inépuisable qui habite en l'autre.

Une grâce qui se reçoit

L'union durable entre un homme et une femme n'est pas naturelle. « C'est un miracle plus grand encore que le passage de la mer Rouge », affirme le Talmud. C'est pourquoi la vie spirituelle est d'une importance cruciale. L'unité du couple ne peut naître seulement d'une construction due à la bonne volonté des conjoints, elle est une grâce qui se reçoit.

Au sein d'un ménage, il y a trois vies spirituelles : celle de chacun des époux et celle qui leur est commune. Personnellement, une demi-heure d'oraison chaque matin donne un axe à ma journée. Sans elle, je flotte comme une roue qui a du jeu. La prière de mon épouse passe plutôt par une attention aux pauvres. Elle est travaillée par des doutes qui purifient ma foi.

Le couple comme le moine traverse des nuits

Ensemble, depuis cinq ans, nous prenons dix minutes chaque matin, pour méditer un psaume et l'Évangile du jour, porter des intentions de prière et, le cas échéant, poser un acte de pardon envers l'autre. Grâce à Jean-Claude Sagne, un dominicain qui a été mon accompagnateur spirituel pendant 19 ans, j'ai pris conscience de l'analogie qui existe entre la vie de couple et celle de l'union de l'âme à Dieu.

Le couple comme le moine traverse des nuits. Nuit des sens où l'on ne sent plus rien, où le désir charnel peut notamment connaître des éclipses, mais également nuit de l'esprit où on en vient à douter de la solidité du lien, où tout semble remis en question. Dans ces moments, il faut se reposer sur une foi plus profonde que notre ressenti. Et, au terme de traversées, parfois douloureuses, notre amour peut sortir purifié.

La foi est pour moi une réalité nocturne. Dieu est le Tout-Autre qui échappe à nos capacités de représentations. Nous, chrétiens, avons trop tendance à en parler comme si nous l'avions rencontré avant-hier dans la rue. Et, en même temps, ce qui ne cesse de m'étonner, ce Tout-Autre s'est fait proche en Jésus. Ses paroles et ses gestes sont pour moi comme des traces de ce Père que je poursuis comme un chasseur dans l'obscurité. Je ne le vois pas et, pourtant, au sein de mon couple, j'en devine le murmure. « Bien sais-je la Source qui jaillit et fuit, écrivait saint Jean de la Croix, malgré la nuit ! »

● XAVIER LACROIX

¹ Témoignage paru dans l'hebdomadaire *La Vie* en 2011, puis en juin 2021 à l'occasion de son décès.

A.P.E.-Association familiale

2 octobre

Accueil des parents
correspondants du lycée

7 décembre

Assemblées générales
de l'APE et de l'AFSML

Animation spirituelle

2-3 juin

Retraite des terminales
T⁴ et T⁵

8 juin

Retraite des T¹

10 juin

Messes de fin d'année
pour les élèves de terminale
et première

11 juin

Journée de retraite
des élèves de seconde

8 septembre

Conseil pastoral
de l'établissement

24 septembre

Messe de rentrée

28-29 septembre

Retraite des premières

2-3 octobre

Week-end de préparation
à la confirmation

9 octobre

Célébration de la
confirmation à l'église
Saint-Nizier

22-23 octobre

Récollecion pour les
professeurs, catéchistes et
membres du personnel

8 décembre

Fête patronale de
l'établissement : célébration
de l'Immaculée Conception,
conférences, rencontres et
spectacles

13 décembre

Journée de récollecion
pour les parents

15-17 décembre

Retraite des élèves
d'hypokhâgne

17 décembre

Journée d'adoration
à la chapelle

Conférences, interventions, réunions

31 mai

Les Causeries de Puylata :
*Le père Perrot et Georges
Adilon, une amitié au service
de l'éducation* (à partir
du film de Blaise Adilon)

13 septembre

Réunion d'information
pour les parents des élèves
de seconde

20 septembre

Réunion d'information pour
les parents de première

25 septembre

Réunion d'information pour
les parents des classes
préparatoires Lettres, ECS
et ECE

27 septembre

Réunion d'information pour
les parents de terminale

2 octobre

Accueil des parents
des nouveaux lycéens

4 octobre

Réunion d'information
des parents de MADE *iN*

6 octobre

Présentation de « Cœur
à corps » aux parents des
élèves de seconde

20 octobre

Conférence de Cynthia
Ghorra-Gobin sur la
métropolisation

21 octobre

Présentation de Lyon 2
aux élèves de post-bac

6 décembre

Réunion Parcoursup pour
les parents de terminale

Établissement

26 maiDon du sang à MADE *iN***2 juin**

Conseil de direction

9 juinFinale du concours
d'éloquence**10 juin**

Carnaval des terminales

15 juin

Conseil de direction

28 juin« On bâche pour eux » :
action caritative d'élèves de
1^{ère} récompensée à l'Hôtel-
de-Ville de Lyon**1^{er} juillet**Messe, réunion et repas
de fin d'année**1^{er} septembre**Journée de rentrée des
professeurs**15 et 22 septembre**Journées d'intégration des
classes préparatoires ECG1A
et ECG1B**20 septembre**

Forum des services

22 septembreConseil de maison : *Choix
des thèmes de l'année***2 octobre**Accueil des nouveaux
parents**4 octobre**

Réunion des préfets

5 octobre

Réunion des professeurs

13 octobreSession de formation pour
les professeurs de culture
religieuse en 6^e, 5^e et 2^{de}**16 octobre**Salon de l'étudiant
Studyrama pour MADE *iN***8-30 novembre**Exposition « Architectures
de l'esprit »**9 novembre**

Conseil de direction à Meyzieu

10 novembreParticipation au Forum des
Écoles de Management**11 novembre**Journée pédagogique des
professeurs**12 novembre**Réunion des établissements
du réseau mariste européen**19-20 novembre**Salon GourMADE *iN***20 novembre**Portes ouvertes à MADE *iN***1^{er} décembre**Conseil de maison : *Notation
et évaluation***6 décembre**Vernissage de l'exposition
Bright Space(s) à MADE *iN*

Sorties, visites, voyages

28 juinSortie des ECE1 en
Chartreuse et des ECS1 dans
la Drôme**30 septembre**Sorties des ECG1B
à Fourvière et le Vieux-Lyon,
des élèves de khâgne
au musée

Ciné-club, théâtre

**Pour les élèves de
classe préparatoire,
parents, professeurs,
anciens et amis****16 septembre***Conte d'hiver*
d'Eric Rohmer**9 décembre***Quand passent les cigognes*
de Mikhaïl Kalatozov**Pour les élèves
de terminale****31 mai - 3 juin 2021***Les Incorruptibles*
de Brian De Palma**15-19 novembre***The Assassin*
de Hou Hsiao-hsien

Pour les élèves de première**25 mai - 2 juin 2021***Whiplash*

de Damien Chazelle

8-10 novembre*Woman at war*

de Benedikt Erlingsson

Pour les élèves de seconde**3-7 mai***Timbuktu*

d'Abderrahmane Sissako

7-11 juin*Imitation Game*

de Morten Tyldum

11-15 octobre*Le Chant du loup*

d'Antonin Baudry

15-19 novembre*Rome, ville ouverte*

de Roberto Rossellini

Spectacles option théâtre**3-4 juin**

Groupe de première :

*Douze hommes en colère***10-11 juin**

Groupe de seconde :

*Cyrano de Bergerac***18-19 juin**

Groupe de terminale :

*Roméo et Juliette***4 - 8 octobre***Le Grand Inquisiteur* d'après

Dostoïevski, spectacle donné

au théâtre de Saint-Paul

pour les élèves de préparatoire

et les lycéens

Activités sportives**19 mai**

Sortie accrobranches pour

130 élèves

2 juin

Sortie hydrospeed et rafting

à Saint-Pierre-de-Boeuf pour

103 élèves

13 juin

Luca Van Assche, ancien

élève, a remporté le tournoi

de Roland-Garros junior en

tennis

Septembre

Inscriptions A.S.

A.P.E.-Association familiale**11 septembre**

Réunion des parents

correspondants du collège

21 octobre

Réunion des parents

correspondants du primaire

20 novembre

Réunion des parents

correspondants

7 décembre

Assemblées générales

de l'APE et de l'AFSML

Animation spirituelle**8 septembre**

Conseil pastoral

de l'établissement

9 septembre

Messe de rentrée

des élèves de 4^e**16 septembre**

Messe de rentrée

des élèves de 5^e**23 septembre**

Messe de rentrée

des élèves de 3^e**28 et 30 septembre**

Messes de rentrée

en primaire

30 septembre

Messe de rentrée

des élèves de 6^e**8 octobre**

Marche Père-Fils

12-13 octobre

Pèlerinage à La Salette

proposé aux élèves de 6^e**14 octobre**

Solidarité Liban

16 octobre

Journée diocésaine

« Rise Up » pour les 4^e - 3^e**19 octobre**

Commission pastorale

22-23 octobre

Retraite des professeurs,

catéchistes et membres du

personnel

15-17 novembre

Pèlerinage au Puy-en-Velay

proposé aux 4^e

26 novembre

Frat'School

8 décembre

Fête patronale : célébration de l'Immaculée Conception, rencontres, conférences, spectacles

13 décembre

Journée de récollection pour les parents

5-8 janvierPèlerinage à Lourdes proposé aux élèves de 5^e

Conférences, interventions, réunions

7 septembreRéunion d'information pour les parents de 6^e**9 septembre**Réunion d'information pour les parents de 5^e**11 septembre**

Réunion d'information pour les parents du primaire et accueil des nouveaux parents

16 septembreRéunion d'information pour les parents de 4^e**23 septembre**Réunion d'information pour les parents de 3^e et pour les parents des dispositifs UPE2A et ULIS**5 octobre**

Réunion d'information pour les parents des classes maternelles

8-9 novembre

Réunions de matière en anglais, musique et arts plastiques

16-17 novembre

Réunions des préfets, puis des éducateurs

16-19 novembre

Réunions de matière en lettres et mathématiques

11 janvierRéunion d'information sur l'orientation en 5^e

Établissement

11 septembre

Accueil des nouveaux parents

13-20 septembreEvaluations nationales des élèves de 6^e**15 septembre**

Accueil de la session de formation mariste

20-24 septembreEvaluations nationales de CP et CE¹**21 septembre - 5 octobre**

Réunions des préfets

22 septembreConseil de maison : *Choix des thèmes de l'année***28 septembre**

Accueil des nouveaux professeurs

1^{er}-11 octobre

Fête de la science

15 octobre

Réunion générale des professeurs

11 novembre

Journée pédagogique pour l'ensemble des professeurs de l'établissement

12 novembre

Réunion des établissements du réseau mariste européen

22-24 novembre

Visite de la tutelle mariste

27 novembre

Portes ouvertes collège et primaire

1^{er} décembreConseil de maison : *Notation et évaluation***11 décembre**

Rencontre interclasses en primaire

Ciné-club, théâtre

18-19 octobre*Les Contes de la nuit* de Michel Ocelot pour les classes de 6^e

Chorale, concerts

3 décembre

Le *Gloria* de Vivaldi,
église Saint-Paul, par
le Chœur des jeunes
(3^e de La Solitude et
lycéens de Sainte-Marie)

12 décembre

Église de Sainte-Foy,
en création mondiale :
les Trois Rois Mages,
texte de Marie Noël,
musique de J. Ch. Gandrille,
par la Maîtrise de la
cathédrale (classe de 4^e
de La Solitude) avec la
Maîtrise de Notre-Dame
de Paris, accompagnées
par le trio KDM

17-19 décembre

Cathédrale de Strasbourg
et collégiale Saint-Martin
de Colmar, concerts
par le Chœur d'enfants
(7^e, 6^e, 5^e et 4^e
de La Solitude)
avec la Maîtrise de la
cathédrale de Strasbourg

Activités sportives

Septembre

Inscriptions A.S.
Activités proposées :
acrodanse, athlétisme,
badminton, futsal,
gymnastique, musculation,
rugby, trisport, voile, yoga

20 octobre

Cross du collège

A.P.E.-Association familiale

5 octobre

Assemblée générale
de l'A.P.E.

14 octobre

Réunion des parents
correspondants avec les
professeurs principaux
et professeurs des écoles

Animation spirituelle

26 et 30 mai

Profession de foi : retraite à
Ars et cérémonie en l'église
de l'Isle d'Abeau

5 juin

Rencontre des confirmands
avec Mgr de Kerimel, évêque
de Grenoble

12 juin

Communion des collégiens
à l'Isle-d'Abeau

13 juin

Confirmation à Bourgoin

6-17 septembre

Présentation de la Pastorale
dans toutes les classes du
collège et du lycée

8 septembre

Conseil pastoral de
l'établissement

15 septembre

Conseil pastoral
de La Verpillière

21 septembre

Messe de rentrée

8 octobre

Marche Père-Fils

12-13 octobre

Pèlerinage à La Salette
pour les 6^e

22-23 octobre

Récollection pour les
professeurs, catéchistes
et membres du personnel

16-17 novembre

Pèlerinage au Puy-en-Velay
pour les 4^e

19 novembre

École des parents :
Le sens du dimanche

22-24 novembre

Visite de la tutelle mariste
à Lyon

24-26 novembre

Retraite des terminales

7 décembre

Fête de l'établissement :
célébration de l'Immaculée
Conception, rencontres,
conférences et spectacles

Conférences, interventions, réunions

28 mai

Réunion sur l'entrée en 6^e
pour les CM²

1^{er} juin

Intervention du CIRFA
auprès des 3^e

21 juin

Réunion sur l'entrée en 6^e
pour les nouveaux élèves
et leurs parents

22 juin

Présentation de la classe
de seconde aux nouvelles
familles

6 septembre

Réunion d'information pour
les parents des lycéens

10 septembre

Réunion d'information
pour les parents du dispositif
ULIS

14 septembre

Réunion d'information
pour les parents de 4^e et 3^e

17 septembre

Réunion d'information pour
les parents de maternelle
et primaire

23 septembre

Réunion AESH. Réunion
des préfets

24 septembre

Réunion des professeurs
principaux de 6^e et 5^e

30 septembre

Réunion d'information pour
les parents de 6^e et 5^e

7 octobre

Réunion d'information
pour les parents et les élèves
sur l'orientation en fin
de terminale

8 octobre

Présentation des formations
de MADE *iN* aux élèves
de terminale

12 octobre

Intervention du CCI
Nord-Isère pour présenter
l'alternance aux élèves
de 1^{ère} et T STMG

Établissement

28 mai

Test « savoir-nager »
pour les 6¹ et 6⁵

29 mai

Examen du Cambridge B1
pour les 3^e, 2^{de} et 1^{ère}

2 juin

Conseil de direction
à Saint-Paul

7 juin

Concert du Quintette de
l'Armée pour les élèves de 6^e

3-30 juin

*Au fil de l'art, d'un bout
à l'autre...* exposition dans
les jardins de l'établissement
des productions réalisées par
les élèves en arts plastiques

4-11 juin

Test « savoir nager » pour
les élèves de 6³, 6⁴ et 6⁷

21 juin

Concert pour les 5^e

25 juin

Bourse aux livres pour
le primaire

10 septembre

Journée d'intégration
des élèves de seconde
à Saint-Pierre-de-Boeuf

13-20 septembre

Évaluations nationales
des élèves de seconde

21 septembre - 1^{er} octobre

Évaluations nationales
des élèves de 6^e

22 septembre

Conseil de maison : *Choix
des thèmes de l'année*

23 septembre

Sensibilisation à la sécurité
dans les transports pour les
élèves de 6^e

27 septembre - 1^{er} octobre

Opération « 10 de conduite »
pour les élèves de 3^e

30 septembre

Accueil des nouveaux professeurs

1^{er} octobre

Découverte histoire de l'art : *Le jardin des Délices* de Jérôme Bosch

7 octobre

Réunion générale des professeurs avec M. Bouchacourt

16 octobre

Portes ouvertes de La Verpillière

20 octobre

Célébration à la mémoire de Romain Schmitt, élève de terminale décédé tragiquement, le 10 septembre dernier

Sorties, visites, voyages

14 juin

Sortie des CE² à Lyon : visite de la basilique de Fourvière

18 juin

Sortie des CM² à Lyon : visites de la cathédrale Saint-Jean et du musée des Confluences

9 novembre

Conseil de direction à Meyzieu

11 novembre

Journée pédagogique pour l'ensemble de l'établissement

12 novembre

Réunion des établissements du réseau mariste européen

20 novembre

Forum des Anciens et remise des diplômés du baccalauréat

1^{er} décembre

Conseil de maison : *Notation et évaluation*

17 décembre

Demi-journée pédagogique et repas festif de Noël pour les professeurs et membres du personnel

21 juin

Sortie des CM¹ au musée de la Grande-Chartreuse

24 juin

Sortie des 7^A et 8^A au théâtre antique de Vienne

14 - 16 - 20 septembre

Visite des grottes de La Balme pour les classes de 6⁵, 6⁶ et 6⁷

20-21 septembre

Sortie géologie pour les élèves de 1^{ère}

24 septembre

Sortie des élèves du dispositif ULIS au marché U de La Verpillière

Chorale, concerts

10 septembre

Pour les classes de 6^e, concert par l'ensemble Dixieland de la musique de l'Artillerie

Activités sportives

3-8-11 juin

Courses d'orientation au Sapey pour les élèves de 5^e

Septembre - octobre

Inscriptions A.S.

Activités proposées :

Acrodanse : benjamines 40, minimes 11

Badminton : benjamins G/F 50, minimes G/F 30, lycéens 25

Musculation : lycéens 41

Trisport : benjamins G/F 55

Volley-ball : cadets, juniors G/F 46

22 octobre

Cross du collège

Animation spirituelle

7 septembre

Messe de rentrée

8 septembre

Conseil pastoral

8 octobre

Marche Père/Fils

23 octobre

Récollecion pour les professeurs, catéchistes et membres du personnel

8 décembre

Fête de l'établissement : célébration de l'Immaculée Conception

Conférences, interventions, réunions

18 septembre

Réunion d'information pour les parents, rencontre avec les professeurs

Établissement

22 septembre

Conseil de maison : *Choix des thèmes de l'année*

15 octobre

Découverte histoire de l'art : *Le Jardin des Délices* de Jérôme Bosch

9 novembre

Conseil de direction

11 novembre

Journée pédagogique pour l'ensemble des professeurs de l'établissement

12 novembre

Réunion des établissements du réseau mariste européen

20 novembre

Journée Portes ouvertes

1^{er} décembre

Conseil de maison : *Notation et évaluation*

10 décembre

Découverte histoire de l'art : *Le retable d'Issenheim* de Matthias Grünewald

Ciné-club, théâtre

1^{er} décembre

The Lunchbox de Ritesh Batra

22 septembre

Fahrenheit 461 au TNP pour deux classes de seconde

Pour les élèves de l'option théâtre

9 novembre

Julia de Ch. Jatahy d'après *Mademoiselle Julie* de Strindberg au Théâtre de la Croix-Rousse

4 décembre

Médée de Sénèque au Théâtre des Célestins

12 décembre

La Seconde Surprise de l'amour de Marivaux au TNP

Activités sportives

Septembre

Inscriptions A.S.
Activités proposées : badminton, basket, foot, spike-ball, voile

Naissances

Gabriel, fils de Marion Giono, professeur d'anglais à La Solitude, le 2 avril

Jean, fils de Maïte Ravinet-Davenas, professeur de mathématiques à La Solitude, le 14 avril

Louise, fille de Julie Maire, professeur d'EPS à La Verpillière, le 22 avril

Hélène, fille de Céline Perriolat, professeur de musique à La Verpillière, le 19 juin

Lou, fille de Cédric da Silva, professeur d'histoire et éducateur en 3^e à La Solitude, le 12 juillet

Siloé, fille d'Emmanuel Jaussoin, professeur d'histoire et directeur de La Solitude, le 12 août

Mika, fils de Nadia Kaïci, professeur d'arts plastiques à La Solitude, le 21 août

Romain, fils de Géraldine Renard, professeur de lettres à Saint-Paul, le 26 août

Oskar, fils de Gersende Gourdain, professeur de SVT à Saint-Paul, le 28 septembre

Anna, fille de Salomé Weber, professeur d'EPS à La Verpillière, le 12 octobre

Victor, fils de Yoann Remy, professeur d'EPS à La Verpillière, le 18 octobre

Théophile, fils de Silvère Guerry, professeur de SVT à La Solitude, le 20 octobre

Mariage

Francis Auclair, professeur d'anglais à La Verpillière, avec Mélanie Gatt, le 22 mai

Félicitations

Raphaël Garrigue a réussi l'agrégation de philosophie, Thibaut Loupe l'agrégation de musique, Jean-Marie Torra l'agrégation d'espagnol

Véronique Chevauchet a réussi le CAER de lettres, Thomas Wardziack le CAER de SVT, Halima Bougalmi, Akos Siver et Anna Vailly le CAER d'anglais

Emilie Blache a obtenu le CAFEP de SVT, Fabienne Brévière celui d'allemand, Alejandra Marin-Puentes celui d'espagnol

Jules Matsos, élève de 3¹ à La Verpillière, s'est classé 6^e aux résultats nationaux du concours Kangourou des mathématiques en mars dernier, avec une note de 107,5 / 120.

Départs

Lyon

Jean-Pierre Carrara, professeur de lettres, entré en 1979

Alain Cochet-Grasset, professeur de technologie, entré en 1980

Sylvie Carrara, professeur de mathématiques, entrée en 1981

Caroline Lavigne, professeur des écoles, entrée en 1982

Didier Lavigne, membre du personnel éducatif, entré en 1983

Marion Florin, membre du personnel administratif, entrée en 1990

Janine Niktabe, professeur d'espagnol, entrée en 1990

Marie-Annaïg Peyneaud, professeur de SVT, entrée en 1998

Brigitte Poyet, professeur des écoles, entrée en 2011

Sadio Diawara, membre du personnel d'intendance, entré en 2014

La Verpillière

Franck Laillaut, professeur de lettres, entré en 1980

Nadine Girerd, professeur des écoles, entrée en 1982

Danielle Jobard, éducatrice en primaire, entrée en 2012

Christine Wlodarczyk, secrétaire de direction, entrée en 2015

Pascale Wattinne, professeur d'économie-gestion à Saint-Paul

Corine Veillet, responsable de la catéchèse à La Verpillière

Décès

Nous participons à la douleur de

Caroline Lavigne, professeur des écoles à La Solitude, qui a perdu sa mère, le 20 mars

Françoise Tokarz, éducatrice à La Verpillière, qui a perdu son père, le 19 avril

la famille de Dia Dissel, ancien membre du personnel d'intendance à La Solitude, décédé au Sénégal, le 20 avril

Valérie Sabatier, professeur de SVT à La Solitude, qui a perdu son père, le 21 avril

Xavier Dufour, professeur de mathématiques et de philosophie à Saint-Paul, et Véronique Menuel, sa sœur, catéchiste à La Verpillière, qui ont perdu leur mère, le 16 mai, et leur soeur aînée, le 30 septembre

Céline Perriolat, professeur de musique à La Verpillière, qui a perdu son père, le 20 mai

Henri Brenders, ancien professeur d'anglais à Saint-Paul et La Solitude, responsable animateur des échanges internationaux à Lyon, qui a perdu son fils Hubert, le 26 juin

Hélène Salomon, professeur de mathématiques à La Verpillière, qui a perdu son père, le 26 juin

la famille de Xavier Lacroix, ancien professeur de philosophie à Saint-Paul, décédé le 29 juin

Géraldine Renard, professeur de lettres à Saint-Paul, qui a perdu sa mère, le 30 juillet

Fabrice Treppoz, professeur de lettres à La Solitude, qui a perdu sa mère, le 15 août

Roger Lordong sm, aumônier à La Verpillière, qui a perdu sa mère, le 24 août

Michel et Benjamin Rivoire, respectivement vice-présidents de la Fondation des Maristes de Puylata et de l'Association des Alumni, qui ont perdu leur fils et frère Xavier, le 5 septembre

la famille de Romain Schmitt, élève de terminale à La Verpillière, décédé tragiquement, le 10 septembre

la famille de Charles Venet, professeur d'espagnol à La Verpillière de 1979 à 1991, décédé le 8 octobre

Laurence Verney, secrétaire de direction à La Solitude, qui a perdu sa mère, le 25 octobre

Gildas Nsembani, du service entretien à La Verpillière, qui a perdu son père, le 4 novembre



Chers parents, amis,

Il y a plus de vingt ans, la Fondation a participé à la réalisation d'un recueil regroupant les éditoriaux que son fondateur, le père Marc Perrot, a rédigés pour *Lyon Mariste*, de 1966 à 1999, au cours de ses 33 années de direction. Début 2020, conformément à son rôle en faveur de l'histoire et de la mémoire, notre Fondation a souhaité éditer un nouveau recueil de ces éditoriaux, enrichi de diverses homélies, discours et citations. Cet ouvrage fait ressortir une pensée qui témoigne d'une exigence d'éducation et d'apprentissage à la vie, dans toutes ses dimensions. La lecture de ces textes surprend par la force de conviction spirituelle qui s'en dégage, l'attitude éducative proposée. Ce recueil inclut une préface de Marc Bouchacourt, directeur des établissements de Sainte-Marie Lyon, un hommage personnel par Xavier Dufour, professeur, et une postface de Bruno Roche, professeur et directeur du Collège supérieur.

Ce livre est aujourd'hui disponible à la vente directement depuis le site de la Fondation des Maristes de Puylata ou celui de Sainte-Marie Lyon dans l'espace boutique.

Libre à vous d'aborder ce recueil par une page, un thème, un mot, une date... tant le champ de réflexions est vaste et les ferments d'action nombreux : ils constituent l'essentiel de notre feuille de route. Partagez-la avec nous !

Michel Durez, président
Muriel Lajous, déléguée générale
www.fondation-maristes-puylata.com



Crédit photos :

Nathalie Charcosset : p. 94-95
Valérie Fournol : p. 54
François Husson : p. 81, 82-83
Claire Jounin : p. 69
Michel Lavalie : p. 16, 104
Antoine Pastre : p. 88-89
Juliette Pierres : p. 102-103
César Ramirez : p. 91
Antony Schooling : p. 73, 74-75





4^e TRIMESTRE 2021
SAINTE-MARIE LYON
4 MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY
69005 LYON
TÉL. 04 78 28 38 34
www.sainte-marie-lyon.fr

Directeur de publication
Michel Lavialle
Conception graphique
Yolaine Petges